PQ
2643
A58S25
cop.2

A MON PÈRE

94

1892

SAINT-PLAIX

HOMME DE LETTRES

PIÈCE EN 4 ACTES ET EN PROSE

Droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés
pour tous les pays y compris la Hollande.

IMP. ED. BIEFNOT, 37, BOULEVARD JAMAR, BRUXELLES.

à monsieur le docteur van de Mpenle

ARMAND VARLEZ

bourgmestre de Bruxelles
qui a déployé magnifiqu
en deux époques tragiq
le Sens du Devoir
et l'Esprit de Sacri

Saint-Plaix

Armand Var

Homme de Lettres

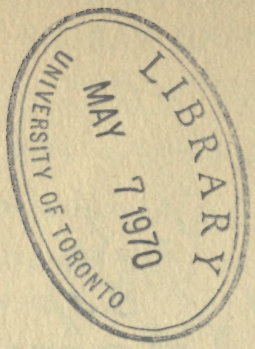
Pièce en 4 actes et en prose

N° 54

N.V.

E. LELONG, Editeur
RUE DES PIERRES, 33, BRUXELLES.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays y compris la Hollande.



PQ
2643
A58S25
cop.2

Cette pièce a été couronnée au Concours national de Littérature dramatique de 1905.

Elle fut primée par le Gouvernement belge.

Et fut représentée pour la première fois à Bruxelles, sur la scène du Théâtre Communal, le 23 novembre 1907

C'est à son retour de Paris, après de longs mois de cette vie cérébrale, fiévreuse et enthousiaste qu'on ne vit qu'à vingt ans et qu'à Paris, que l'auteur de SAINT-PLAIX, HOMME DE LETTRES, écrivit cette pièce.

Il s'est efforcé d'y retracer en images vivantes quelques tableaux de passions et de mœurs, simplement, sans toutefois s'interdire quelques commentaires et sans rien sacrifier des exigences scèniques et de la technique théâtrale.

On a découvert en cette pièce des intentions que l'auteur n'a jamais eues; d'autres qu'il y a mises passèrent inaperçues; la faute en est sans doute aux inexpériences que comporte cette œuvre de début, écrite il y a quelques années et publiée telle quelle aujourd'hui.

***

« C'est presque une pièce à clé », a dit un critique.

La pièce, ou le roman à clé, est une arme de lâcheté et un instrument de scandale ; SAINT-PLAIX, n'est rien de tout cela.

Néanmoins cette appréciation a fort satisfait l'auteur ; c'est la réponse à ceux qui traitèrent ses pantins comme des êtres improbables.

***

Ceci n'est pas une pièce de rancune ni d'indignation.

L'auteur tient à relever ici une appréciation d'un autre critique :

« C'est l'œuvre d'un jeune homme qui s'indigne de ce que, dans la vie, le succès ne va pas toujours aux talents probes et consciencieux. »

Il n'a jamais été dans les intentions de l'auteur de s'indigner publiquement, et surtout au théâtre, de ce que la gloire ou le bonheur ne vont pas toujours à ceux qui les méritent.

La plupart des humains ont l'occasion de constater la chose chaque jour et à leurs dépens.

Il y aurait quelque naïveté à vouloir la leur apprendre

***

Une reprise de SAINT-PLAIX eut lieu, il y a quelques semaines, au Théâtre royal du Parc, à l'occasion des fêtes nationales.

Après le spectacle, à la sortie, un jeune homme s'avança vers l'auteur, la main tendue et lui dit, d'une voix vibrante :

— Permettez-moi de vous féliciter, Monsieur, pour votre défense de la sincérité en art ».

Et le jeune inconnu s'en alla.

Cette voix anonyme venait de faire allusion à l'intention initiale de SAINT-PLAIX, HOMME DE LETTRES. C'est pour la défense de la sincérité en art que la pièce fut conçue ; à la réalisation, l'idée s'effaça quelque peu dans le tumulte des passions et les péripéties de l'intrigue ; il y a néanmoins, aux 3me et 4me actes, des scènes où elle réapparaît clairement.

* * *

Et maintenant, pour terminer ces notes brèves, qu'il soit permis à l'auteur de signaler ici le bel effort accompli par les artistes de la ROYALE UNION DRAMATIQUE DE BRUXELLES qui créèrent la pièce et la représentèrent au Théâtre Communal et au Théâtre royal du Parc. La plupart d'entre-eux réalisèrent parfaitement la pensée de l'auteur.

Ce n'est pas sans appréhension qu'on les a vus aborder le public belge dans une pièce d'un compatriote ! Une pièce de début d'un auteur inconnu ! Ce sont là de ces belles audaces. que le public ici pardonne rarement !

Ces jeunes artistes savaient l'ingratitude de leur tâche ; ils savaient combien de batailles funestes des artistes professionnels durent déjà subir pour défendre une pièce d'auteur belge ! Devant un public belge ! Et celle-ci était une œuvre de début et ne comportait guère de caractères sympathiques ! Que de faciles griefs pour le public !

Aussi l'excellence de leur effort fut-elle aussi méritoire qu'inattendue. Ils bataillèrent courageusement. Il y eu des instants, et ceux qui furent là s'en souviendront, qui apparurent comme des révélations. Aux minutes d'attendrissement, de passion, d'enthousiasme ou de violence qu'ils découvrirent dans leurs rôles, ils déployèrent une exactitude et une variété de moyens d'expression qu'on ne rencontre pas chez les artistes des cercles d'art dramatique et même chez bon nombre de professionnels.

En acceptant leurs rôles, c'est comme un défi qu'ils avaient accepté ! Ce défi, ils l'ont tenu magnifiquement ; le public l'a reconnu avec enthousiasme — et l'auteur les en remercie.

SAINT-PLAIX
HOMME DE LETTRES

DISTRIBUTION

GEORGES SAINT-PLAIX . . .	MM.	COHNEN.
DUBUISSON		PATIGNY.
CHARDIN-RICOURT		HEBDEN.
PAUL FORGÈRE		MYLO.
SAINTEPLET.		DEVEEN.
GRISELETTE		FONTEYNE.
FREMEAUX		GULDENTOPS.
RUPER		OPDENBOSCH.
DUPONT		VAN ISSEGHEM.
PATIN		MISOTTEN.
LE DOCTEUR		RACHEVAL.
LE GAMIN.	Mlle	X.
UN DOMESTIQUE	M.	X.
RÉGINE RAYMOND	MMmes	BL. MORIN.
LUCIENNE.		R. BERTRAND.
BERTHE		E. FOUVEZ.

LA COMTESSE	MMmes	J. Fouvez.
LA MARQUISE		E. Duvivier.
PREMIÈRE DAME		F. Blémont.
DEUXIÈME DAME.		R. Bernard.
UNE CAMÉRISTE		X.
DOMESTIQUES.		
INVITÉS.		
INVITÉES.		

Mise en scène de M. Léon CHRISTIAN, du Théâtre Antoine

A PARIS DE NOS JOURS.

SAINT-PLAIX

HOMME DE LETTRES

ACTE PREMIER

La scène représente un salon de la rédaction du journal l'*Impartial*.
Portes au fond et au deuxième plan, à droite et à gauche.
Aux premiers plans : de gauche, cheminée ; de droite, fenêtre.
Devant la cheminée, petite table carrée avec ce qu'il faut pour écrire et un petit appareil téléphonique. Autour de la table et un peu partout, fauteuils et poufs ; vers la droite, grand canapé.
Au lever du rideau, la scène est plongée dans l'ombre crépusculaire. On distingue trois hommes qui somnolent et fument dans les fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE

DUBUISSON, RUPER, PATIN.

PATIN, *étendu dans un fauteuil.*

Dubuisson !... Dubuisson !...

DUBUISSON, *dans le canapé.*

Eh bien ?

PATIN.

Tu as des allumettes ?

DUBUISSON.

Voilà .. (*Il lui lance une boîte sans se déplacer.*)

PATIN, *s'étirant et baillant.*

Merci... Ah! (*Il frotte successivement quatre allumettes qui*

ne s'enflamment pas.) Sacrée régie, va ! (*Une cinquième flambe. Allumant une cigarette.*) Une sur cinq ! Ça fait dix par boîte !

RUPER, *assis au fond.*

C'est encore raisonnable ; ne te plains pas.

PATIN.

Mais on devrait au moins n'y mettre que celles destinées à marcher ! Cela nous épargnerait la peine d'essayer les autres. (*Il se renfonce dans son fauteuil. La sonnerie du téléphone le fait sursauter.*)

TOUS, *bougonnant.*

Encore ! Ah ! non... zut !

RUPER.

Pas moyen de se reposer un instant ici !

DUBUISSON, *traversant la scène.*

Allons, j'y vais.(*Il s'assied à la table et détache le récepteur.*) Eh bien !... Allô ! 56*bis* rue Montmartre... le journal l'*Impartial*, oui Monsieur, c'est bien nous... Ah ! Ah ! l'Agence Sigale, quoi de neuf ? (*écoutant.*) Attendez que je prenne note (*notant au crayon sur un morceau de papier.*) Dépêches du Somaliland... une colonne anglaise entièrement détruite, la révolte des Nègres s'étend à toutes les provinces. Soulèvement général !... oui. C'est bien bonsoir, Messieurs, bonsoir.

(*Relisant sa copie.*) Colonne anglaise entièrement détruite. (*Il sonne. Un gamin paraît.*)

DUBUISSON, *tendant le papier.*

Tiens, fais porter cela à l'imprimerie et galope.

LE GAMIN.

Bien m'sieur. (*Il disparaît.*)

DUBUISSON, *remontant vers le fond.*

Dis donc, Ruper ? Le patron est toujours à Nice.

RUPER.

Parbleu ! S'il était à Paris nous ne serions pas ici.

DUBUISSON.

Que fais-tu ce soir.

RUPER.

Moi ? Rien.

PATIN, *toujours allongé.*

Et toi, Dubuisson, que fais-tu ?

DUBUISSON.

Je ne sais pas encore...

PATIN.

Eh ! bien... comme je n'ai pas beaucoup plus de besogne que vous deux, on pourrait décider de passer la soirée ensemble.

DUBUISSON.

Soit.

RUPER.

Ah ! il paraît qu'il y a au Casino un chimpanzé qui joue du trombone à coulisse !

DUBUISSON.

Et c'est la première d'une opérette : Les Parisiennes conspirent !

PATIN.

Autrement dit : Les Parisiennes complotent ? Va pour le Casino ! (*Seconde sonnerie au téléphone.*)

DUBUISSON.

Oh ! encore. (*Il s'installe au téléphone.*) Allô ! Allô ! l'*Impartial*, oui... Ah ! Drawer office... Yes... Yes... Will you speak french, if you please ? Ah ! no ! little... little... Ah ! ainsi. Je comprends mieux, merci. Alors ? Dépêches Londres Somaliland... comment ? Bataille décisive victoire anglaise ? Ah ! La révolte des Nègres définitivement étouf-

fée. Très bien merci... Good night. (*Il raccroche le cornet.*) Et allez donc ! Après l'anéantissement des Anglais, l'écrasement des Nègres ! Il devient difficile d'écrire l'histoire.

FREMEAUX.

Bonsoir, Messieurs. (*Il cause au fond avec Ruper.*)

TOUS.

Ah ! bonsoir... bonsoir Fremeaux. (*Dubuisson remonte.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, FREMEAUX, puis SAINT-PLAIX, puis DUPONT.

FREMEAUX, *entre Ruper et Dubuisson.*

Je reviens de la Chambre, Chardin-Ricourt fut étonnant. — Il n'avait, jusqu'ici, rien dit de particulièrement remarquable ; et lorsqu'il rappela au ministre des Beaux-Arts qu'il devait l'interpeller aujourd'hui sur la question de la censure, la curiosité ne fut pas follement excitée. On s'attendait à la petite charge bénigne et coutumière de laquelle dame Anastasie sortirait indemne. Mais, dès qu'il eut pris la parole...

PATIN, *qui s'est rapproché.*

De qui donc, parlez-vous, Fremeaux ?

DUBUISSON.

Du député Chardin-Ricourt, un jeune gaillard, qui, paraît-il, a démoli cette vieille censure d'une belle façon.

PATIN.

Ah !... Et alors ?...

FREMEAUX.

Dès que Chardin-Ricourt eut démontré l'injustice des amputations qu'eurent à subir certaines œuvres théâtrales, dès qu'il eut signalé la stupidité d'une foule d'interdictions anciennes et récentes et qu'il eut fait applaudir une douzaine d'arguments remarquables, exposés avec

une rare éloquence, on sentit que la cause de la liberté littéraire était gagnée ! Il y eut à peine une demi-heure de discussion, pendant laquelle Chardin-Ricourt triompha de toutes les objections. Une commission d'examen a été nommée et, dans quelques jours, la censure aura cessé de vivre ! Et voilà Chardin-Ricourt, inconnu hier, presque célèbre aujourd'hui. Tous les artistes vont lui tresser des couronnes et il sera la vedette préférée des cinq à sept intellectuels.

(Saint-Plaix est entré depuis quelques instants par la porte de gauche. Il s'est débarrassé de son pardessus et a pris place à la table.)

PATIN, *se retournant.*

Tiens !... Bonsoir Saint-Plaix.

SAINT-PLAIX, *saluant de la main.*

Bonsoir, Messieurs, bonsoir.

DUPONT, *entrant par le fond.*

Que me dit-on, Messieurs, la censure agonise ?

FREMEAUX.

Oui... Dupont et dans quelques jours elle sera définitivement abolie.

SAINT-PLAIX, *sans lever la tête.*

Jusqu'au prochain ministère qui la rétablira !

FREMEAUX.

Non, Saint-Plaix ! Bien que ce soit dans l'ordre habituel des choses, cela ne se passera pas ainsi.

RUPER.

Pourquoi ?

FREMEAUX

Parce qu'au prochain ministère, Chardin-Ricourt aura le portefeuille des Beaux-Arts.

PATIN.

C'est une supposition !

FREMEAUX.

Une certitude. Je prends Chardin-Ricourt ministre des Beaux-Arts du prochain cabinet, à cinquante contre un ?

LES AUTRES, *riant.*

Ah ! Ah !

SAINT-PLAIX, *à part et comme pour fixer un nom dans sa mémoire.*

Chardin-Ricourt !

(Dupont avec Dubuisson et Patin à l'avant-scène droite.)

DUPONT.

Vous savez que j'ai appris enfin où elle se cache.

PATIN.

Qui donc ?

DUPONT.

Eh pardieu ! notre grande tragédienne Régine Raymond que, depuis dix jours, nul n'avait plus vue.

PATIN, *plus bas.*

Ah ! vous l'avez retrouvée.

DUPONT.

Parfaitement, ou du moins, on me l'a retrouvée. Je m'étais présenté trois fois chez elle en huit jours pour lui demander quelques notes sur sa dernière tournée et, chaque fois, on m'avait répondu « Madame est absente »,

Aucun des habitués de son salon ne savait où notre étoile avait pu filer et le mystère dont ce départ s'entourait excitait fortement notre curiosité, lorsque je reçus ce matin d'un correspondant de Viroflay, ces quelques mots : « La grande tragédienne Régine Raymond est, depuis quelques jours, à Viroflay, où la célèbre artiste possède une magnifique villa. Madame Régine Raymond a gardé une sorte d'incognito pour éviter les manifestations sympathiques que provoque annuellement son séjour chez nous. »

RUPER, *qui s'est approché.*

Au lieu d'éclaircir le mystère, voilà qui le corse. il me semble. Cette femme, quelle énigme !

DUBUISSON.

Je connais quelqu'un qui pourrait en donner la clet.

DUPONT.

Il doit y avoir de l'amour là dessous.

PATIN.

Peut-être.

FREMEAUX, *remontant.*

Messieurs, je descends. Personne ne va vers l'Opéra ?

RUPER.

Si, nous. *(Il remonte avec Dupont.)*

PATIN, *à Dubuisson.*

Si tu demandais à Saint-Plaix de nous accompagner ?

SAINT-PLAIX, *sans lever le front.*

Dupont...

DUPONT.

Que veux-tu ?

SAINT-PLAIX.

Te demander le communiqué que l'on vient de te faire parvenir.

DUPONT.

Tu voudrais ?

SAINT-PLAIX.

Simplement en retarder l'insertion de vingt-quatre heures.

DUPONT, *étonné.*

Mais...

SAINT-PLAIX.

Je t'en prie. Cela me ferait plaisir.

DUPONT.

Si tu y tiens ! *(Il lui passe le papier.)*

SAINT-PLAIX.

J'ai de la copie à remettre pour demain soir. Ton communiqué passera en même temps. A moins n'est-ce pas que l'on ait revu d'ici-là Régine Raymond à Paris.

DUPONT.

Naturellement.

SAINT-PLAIX.

Merci encore et... *(Il lui fait signe silence.)*
(Dubuisson a suivi cette scène du coin de l'œil.

DUBUISSON, *à Patin.*

Un instant... *(allant à la table)* dis donc Georges, tu n'as pas l'air bien joyeux.

SAINT-PLAIX.

C'est possible.

DUBUISSON.

Veux-tu nous accompagner ce soir au Casino, Patin, Ruper et moi.

SAINT-PLAIX, *vaguement.*

Tantôt peut-être, nous verrons.

DUBUISSON, *remontant.*

Messieurs, notre ami n'est pas encore décidé. Mais je ne désespère pas de vous l'amener.

RUPER.

Alors à 8 heures au Café Anglais.

DUBUISSON.

C'est entendu. A tout-à-l'heure.

(Ruper et Patin sortent.)

SCÈNE III

SAINT-PLAIX ET DUBUISSON.

DUBUISSON.

Tu restes ici, Georges ?

SAINT-PLAIX.

Oui, encore une heure, j'ai de l'ouvrage, et toi?

DUBUISSON.

Et moi aussi. (*Il s'assied dans un fauteuil et allume un cigare.*) Quel sale temps !

SAINT-PLAIX.

Oui... (*Un petit silence.*)

DUBUISSON.

Comment cela va-t-il à Lyon? Ton père...

SAINT-PLAIX.

Se porte bien... Merci.

DUBUISSON.

Et sa fabrique... ses affaires.

SAINT-PLAIX.

Vont toujours comme il veut.

DUBUISSON, *se levant nerveux.*

Allons, tant mieux... tant mieux. (*Il marche à travers le salon et distraitement répète*) tant mieux... (*S'arrêtant.*) Georges, sais-tu ce que l'on disait de toi tout-à-l'heure?

SAINT-PLAIX.

Non. Cela m'est égal...

DUBUISSON.

On remarquait que, depuis quelque temps, tu avais des allures bien étranges! qu'on te voyait toujours seul et soucieux, répondant à peine lorsqu'on te parlait.

SAINT-PLAIX.

C'est tout?

DUBUISSON.

Et l'on cherchait ce qui pouvait ainsi te préoccuper...

SAINT-PLAIX.

Et l'on trouvait ?

DUBUISSON.

Oh ! rien qui vaille !

SAINT-PLAIX.

C'était de la curiosité !

DUBUISSON.

Oh ! de l'intérêt...

SAINT-PLAIX.

De ta part, peut-être, mais les autres...

DUBUISSON, *debout devant Saint-Plaix et lui mettant la main sur l'épaule.*

Georges, regarde moi. *(Saint-Plaix lève enfin la tête).* Tu souffres...

SAINT-PLAIX.

Moi?

DUBUISSON.

Tu souffres !

SAINT-PLAIX, *riant mal.*

Ah ! sais-tu que tu m'amuses.

DUBUISSON.

Je le voudrais, mon pauvre ami !

SAINT-PLAIX.

Si, beaucoup, je t'assure...

DUBUISSON.

Ne ris pas ! Tu es malheureux et je n'ai pas à chercher bien loin pour trouver la cause de toute ta peine, va !

SAINT-PLAIX.

Et c'est?

DUBUISSON, *mettant l'index sur le bureau.*

C'est... Elle. *(Saint-Plaix a un geste vague.)* Tu peux bien m'avouer que c'est vrai, puisque j'ai deviné! Ah, jadis, tu aurais été le premier à m'informer de cette petite crise sentimentale!

SAINT-PLAIX.

Tu as des mots jolis.

DUBUISSON.

Ils n'en disent pas assez? Mettons... cet accident passionnel.

SAINT-PLAIX.

Oui, mettons...

DUBUISSON.

C'est plus grave encore? Allons, c'est bien ce que je pressentais et que je voulais que tu me confirme. (*Très affectueux.*) Laisse donc là toutes les subtilités, tes airs détachés! Ranime en toi l'amitié confiante que tu me témoignais jadis, lorsque j'étais ton « vieux frère », quand rien de l'âme de l'un ne restait ignoré du cœur de l'autre et que nos volontés n'avaient pas toutes ces petites incompatibilités qui nous ont parfois... séparés, depuis! J'ai toujours pour toi la même affection, Georges, tu peux avoir en moi la même confiance!

SAINT-PLAIX.

C'est bien gentil ce que tu me dis là! Je t'en remercie. Il y a des moments où c'est bon à entendre. (*Il s'est levé et soupire largement.*) Que-veux tu que je te dise, mon pauvre ami, puisque tu as deviné?

DUBUISSON.

Au fond, ce n'était pas bien difficile! Vos rares amis communs, à Régine et à toi, sachant sa disparition et te voyant ne pouvaient avoir aucune espèce d'hésitation et devaient, comme moi, se dire qu'il y avait quelque-chose de... détérioré dans votre affection réciproque!

SAINT-PLAIX.

Eh bien, mon cher ami, n'en déplaise à votre perspicacité commune, voilà ce qui vous trompe !

DUBUISSON.

Comment ? Régine n'est pas la cause de ce lourd souci qui te creuse les yeux, te courbe l'échine, te diminue, comme disait quelqu'un. Mais tu viens d'avouer...

SAINT-PLAIX.

Régine peut être la cause de tout cela, mais ce sont les raisons qui vous échappent !

DUBUISSON.

Puisqu'enfin tu te décides à parler, explique toi.

SAINT-PLAIX.

Voilà, mais je te préviens que ce sont des raisons qui ne se raisonnent pas et que, ayant mes scrupules, tu voudras bien accepter, comme je le fis... sans discuter.

DUBUISSON.

Va toujours.

SAINT-PLAIX.

Tu connais l'origine de l'affection qui nous unit, Régine et moi. Ce fut naïf comme un rêve de seize ans : elle a dit un soir quelque part un tryptique que j'avais écrit sur un primitif flamand... les vers lui plurent, elle voulut me connaître. De la curiosité et un peu de fierté me poussaient vers elle. Je sus l'intéresser. Et puis, peut-être lui parut-il joli de se donner à un inconnu, elle qui s'était refusée à tant d'illustres ? Que sais-je enfin ?

Je suis allé aveuglement vers cet amour et en quelque temps, j'ai fait de cette ébauche sentimentale une œuvre... définitive, hélas !

Notre amour est resté caché... ignoré du monde. Je le voulus ainsi ; elle a accepté. Je puis donc, sans aveuglement et sans suffisance, être certain de son affection pour moi !

DUBUISSON.

Peut-elle être aussi certaine de ton amour pour elle?

SAINT-PLAIX.

Ce n'est pas la même chose... l'affection de Régine est toute impulsive... la mienne raisonne.

DUBUISSON.

La tienne a tort.

SAINT-PLAIX.

C'est possible, mais cela précisément m'a conduit à un examen consciencieux de nos situations réciproques. Régine est une femme qui n'a plus rien à demander à l'avenir, aux espoirs... elle les a réalisés tous!

DUBUISSON.

Elle avait-peut être encore quelque chose à demander à l'amour.

SAINT-PLAIX, *continuant.*

Mais j'ai beaucoup à attendre, moi, de la vie. J'ai un but pour lequel j'ai déjà souffert et auquel j'ai sacrifié quelques affections premières.

DUBUISSON.

Et alors...

SAINT-PLAIX.

Voici : l'existence que je mène n'est plus possible. Ma liaison avec Régine Raymond ne sera plus un secret pour personne, d'ici quelques semaines, c'est fatal! Mon père doit en être averti, ses dernières lettres trahissent plus que des soupçons. Tout cela me serait peut-être indifférent, si ma fortune, à moi, me permettait d'être l'amant reconnu de cette tragédienne quasi-millionnaire, mais tu sais ce que l'on pense et dit de l'amant peu fortuné d'une femme trop riche.

DUBUISSON.

Je commence à comprendre...

SAINT-PLAIX.

Que veux-tu ? Des réflexions d'amis, les allusions de ma famille et un reste de rigorisme bourgeois qui m'afflige encore, ont réveillé en moi un tas de scrupules, à la voix desquels je n'ai pas résisté. J'ai demandé à Régine cette séparation de quelques jours, voulant tourner librement mon âme, à la fois vers l'amour, vers la vie à laquelle je me destine et vers le monde auquel j'appartiens.

DUBUISSON.

Raisonneur, va ! Et tu n'es certes pas arrivé à concilier les exigences de chacun.

SAINT-PLAIX.

Voilà ce dont je souffre.

DUBUISSON.

Oui, il y aura de tout cela quelque chose à sacrifier. Qu'as-tu décidé ?

SAINT-PLAIX.

J'ai écrit hier à Régine : je lui ai dit tous mes doutes et mes angoisses, les obstacles de la vie et du monde, lui demandant de prolonger notre séparation... comme pour nous mettre à l'épreuve : elle comprendra. Je fus clair, précis, cruel peut-être ; mais c'est la seule solution que j'ai entrevue dans le chaos de mes perspectives.

DUBUISSON.

Tu assassines ton amour en pleine force ! As-tu tort... raison ? Mais ne t'es-tu pas exagéré l'opportunité d'une telle décision ? N'as-tu pas imaginé des objections... créé des obstacles ? La fortune de Régine a des sources connues et avouables. Le baron d'Estanges l'aima huit ans et l'épousa six mois avant de mourir, lui léguant discrètement une jolie fortune et le reste de sa vie est entouré d'un mystère suffisant pour qu'on ait le droit de l'affirmer honnête.

SAINT-PLAIX.

C'est possible ! Mais je ne reviendrai pas sur ce que j'ai fait, dût-il m'en coûter !

DUBUISSON.

Pauvre femme !

LE GAMIN, *entrant.*

M'sieur Dubuisson.

DUBUISSON.

Eh bien ?

LE GAMIN.

On vous fait demander de la clicherie.

DUBUISSON.

Bien, j'y vais. *(Le gamin sort.) (Prenant son chapeau.)* Tu m'attends ?... cinq minutes .. et je remonte... *(il sort).*

SCÈNE IV

SAINT-PLAIX, *seul.*

(Reste un moment rêveur, puis, tirant une lettre, d'une poche intérieure.)

« Je ne pourrais monter votre pièce qu'à certaines conditions... Venez m'en parler un de ces jours » *(levant la tête)* c'est-à-dire, apportez-moi cinquante mille francs et je joue votre œuvre ! Ah ! la fortune... la gloire ! *(il rit amèrement).*

(Bruit de voix. On entend :)

Laissez donc... vous me dites qu'il est ici : inutile de m'annoncer. *(Saint-Plaix, étonné, relève la tête. La porte s'ouvre et Guillaume Sainteplet paraît.)*

SCENE V

SAINT-PLAIX ET GUILLAUME SAINTEPLET.

SAINT-PLAIX, *stupéfait.*

Toi, père, ici ?

SAINTEPLET, *riant.*

Surprise !

SAINT-PLAIX.

Toi !

SAINTEPLET.

Eh ! oui ! *(ouvrant les bras)* Et bien ?

SAINT-PLAIX.

Pardon ! *(ils s'étreignent.)*

SAINTEPLET.

Ah ! Ah ! si tu attendais une visite ce n'est certes pas la mienne, dis ?

SAINT-PLAIX.

Je t'avoue qu'elle me surprend, ... autant qu'elle me réjouit.

SAINTEPLET.

Te voilà donc !

SAINT-PLAIX.

Rien de grave n'est survenu au moins ?

SAINTEPLET.

Là bas non ! Et ici que se passe-t-il donc ? Sais-tu qu'il y a dix mois que nous ne t'avons revu ! Plus de six semaines que tu n'as écrit !... Alors je suis venu.

SAINT-PLAIX.

Pardonne... mais la vie... les affaires...

SAINTEPLET.

Naturellement ! sans ta concierge qui m'a dit que tu devais être à ton journal, j'aurais pu ne pas te rencontrer aujourd'hui !

SAINT-PLAIX.

Pourquoi ?

SAINTEPLET.

Oui, il paraît que l'on ne te voit pas souvent chez toi, que tu n'as guère d'heures fixes. Enfin, je t'ai trouvé... C'est l'essentiel. As-tu quelque chose qui t'oblige à rester encore ici ce soir ?

SAINT-PLAIX.

Au journal ? non.

SAINTEPLET.

Et bien alors...

SAINT-PLAIX.

C'est-à-dire, j'attends d'un instant à l'autre le courrier du soir, pour une lettre d'affaires qui m'intéresse vivement.

SAINTEPLET.

Ah !

SAINT-PLAIX.

Mais je puis être entièrement à toi dans une demi-heure.

SAINTEPLET.

C'est que je n'ai guère de temps à passer à Paris ; je repars demain soir. Nous avons eu des grèves dernièrement, ce qui fait que je n'ai pu venir plus tôt et que je ne puis rester plus longtemps.

SAINT-PLAIX.

Je te dis dans une demi-heure.

SAINTEPLET

Ah ! j'ai des reproches à t'adresser, non de notre part... ce n'est pas le moment, mais de la part de Lucienne.

SAINT-PLAIX.

De Lucienne !

SAINTEPLET.

Oui, la chère petite... tu la délaisses ! Tu n'as pas eu même une pensée pour elle dans tes dernières lettres. Ce n'est pas bien. Elle s'afflige, la pauvre enfant. Son père me le disait encore hier. Ils ne comprennent pas ton mutisme à leur égard. Vraiment tu sembles oublier que tu as laissé là-bas un brave petit cœur qui t'attend et souffre de ton silence. *(Plus lentement.)* J'ose espérer au moins que ce n'est pas de l'indifférence.

SAINT-PLAIX, *gêné, sans le regarder.*

Certes... non.

SAINTEPLET, *le considérant une minute fixement puis se décidant.*

Peut-on causer un instant sans être dérangé ici ?

SAINT-PLAIX.

Certainement, pourquoi ?

SAINTEPLET.

Et bien, alors, je préfère te dire tout de suite... ce que j'ai à te dire. Je pars demain. Tu auras ainsi le temps de réfléchir pour me répondre sur certains points que je veux éclaircir.

SAINT-PLAIX, *s'asseyant.*

Tu m'intrigues ?

SAINTEPLET, *assis également.*

Écoutes, Georges. Voilà près de trois ans que tu as quitté Lyon. Les affaires ne t'ont pas plu, tu as affirmé ta vocation littéraire et, bien que j'eusse voulu voir continuer en toi — mon seul enfant — la renommée de notre firme, je t'ai laissé libre d'agir comme tu l'entendais. Paris t'a paru indispensable à ton initiation de la carrière des lettres. Je ne me suis pas opposé à ton départ. C'est

que tu avais forgé de beaux projets, auxquels ma vanité de père ne pouvait que sourire. Nous te reverrions, disais-tu, dès que tu aurais acquis une notoriété suffisante, dès que tu serais, comme tu disais, quelque peu lancé, tu serais revenu, alors, auprès de nous, travailler et continuer la marche commencée ici ; nous avons attendu, subissant non sans peine cette séparation. (*Souriant doucement.*) Tu ne nous avais jamais quittés ! Avant de partir, tu t'étais fiancé et ta mère et moi avions résumé dans ton retour et ton mariage avec Lucienne toutes les joies et les espoirs de nos derniers jours...

Comprends, Georges ; nous devenons très vieux et l'attente d'un dernier bonheur, à notre âge, est plus impatiente qu'autrefois; les vieux sentent qu'ils n'auront plus beaucoup de temps pour en jouir !... Eh ! bien, depuis plusieurs mois, tu ne nous a plus exprimé la possibilité d'un prochain retour. (*Triste.*) La vie, ici, se fait pour toi plus attachante !

Ah ! c'est depuis lors surtout que, pour ta mère et pour moi, les soirées sont plus mornes et plus longues.

Depuis quelque temps aussi, tu n'as plus pour cette chère petite Lucienne une phrase caressante, une pensée tendre, ni même une formule de souvenir dont les cœurs jeunes et aimants se réjouissent. Ah ! tout cela ne m'a pas trompé, va. L'indifférence te gagne !

SAINT-PLAIX.

Père !

SAINTEPLET.

Écoutes-moi; lorsque j'ai quitté Lyon il y a quelques heures, ta mère m'a dit : « fais tout le possible et l'impossible, dis-lui bien nos tristesses, accordes-lui formellement tout ce qu'il désirera, mais ramènes-le nous ! (*Vivement.*) Je t'en prie, ne réponds pas immédiatement. Je devine trop une réponse irréfléchie.

Tu as trente ans ; moi je me fais très vieux ; ton départ a fait pour moi les années triples ! et je voudrais, avant de

disparaître, te voir au moins dans une situation digne de toi. (*Mouvement de Saint-Plaix.*) Cela choque un peu ton idéalisme et tes ambitions spéciales mais fais donc dans ta vie la part de la logique et de la raison !

SAINT-PLAIX.

Enfin...

SAINTEPLET.

Ayant fait mon deuil de certains espoirs à ton égard, je réalise toutes mes affaires à la fin de l'année et ton futur beau-père et moi nous nous intéressons dans le « Courrier Lyonnais ». C'est un bon journal, tu le sais, d'une grande influence ! Dis un mot et nous t'y faisons obtenir une jolie situation !

(*Tout près de lui, d'une voix convaincante.*) Songes, mon enfant, à la vie que nous t'ouvrons. Tu gagnes ici quatre mille francs !... Et quelle vie as-tu ; parmi des gens indifférents ou hostiles, ne rencontrant que des affections intéressées. Ah ! je connais Paris, va ; j'y ai vécu jadis ! Enfin, voilà, Georges, tu resteras encore ici tout le temps indispensable, mais donnes-nous pour demain une promesse formelle... fixes-nous une date !

SAINT-PLAIX.

Oui... demain.

SAINTEPLET.

Le voyage m'a fatigué. Je rentre. Nous nous reverrons demain matin... Je t'attendrai au déjeûner au Grand Hôtel. Songes à tout ce que je t'ai dit, réfléchis bien.., et tu reviendras, tu verras !

SAINT-PLAIX.

A demain, père.

SAINTEPLET.

J'ai parlé au nom de notre affection et de ton intérêt... Tu m'as bien compris, n'est-ce pas ?

SAINT-PLAIX.

Certes...

SAINTEPLET, *serrant une dernière fois la main de son fils.*

Allons à demain...

SAINT-PLAIX.

A demain.

(Le père le regarde quelques secondes, sans rien dire, soupire et sort, pensif. Saint-Plaix reste au fauteuil le front dans les mains.)

SCÈNE VI

SAINT-PLAIX, DUBUISSON.

DUBUISSON, *entrant.*

Nous avons un accident à la presse : toute une forme qui a sauté ! Si le patron était à Paris, on en entendrait. *(Il s'assied au bureau.)*

SAINT-PLAIX.

Devines qui sort d'ici ?

DUBUISSON.

Ah !... ça...

SAINT-PLAIX.

Mon père.

DUBUISSON.

Ton père !

SAINT-PLAIX.

Mon père qui est arrivé ce matin à Paris avec une foule d'excellentes raisons pour me décider à retourner à Lyon.

DUBUISSON.

Ah !

SAINT-PLAIX.

Oui... il me propose une situation.

DUBUISSON.

Eh! bien, c'est gentil cela.

SAINT-PLAIX.

Oui... gentil.

DUBUISSON.

Et tu hésites?

SAINT-PLAIX.

Je n'ai pas refusé.

DUBUISSON.

Tu aurais tort, d'autant plus qu'à ton état moral actuel, la vie de province et de famille ne peut qu'être salutaire; tu as subi, de ces derniers temps, des alternatives douloureuses, tu souffres encore; des mains bienveillantes sauront, là bas, cicatriser tes blessures.

SAINT-PLAIX, *se levant et marchant.*

Oui... Ah! je t'avoue que, souvent, m'a saisi un grand désir de tout délaisser ici, pour aller m'anéantir dans une vie plus paisible, plus silencieuse; j'ai souvent eu soif, après les vaines tentatives, d'une existence plus calme qu'occuperaient seulement des problèmes faciles et des affections banales, mais sûres et permises. C'est l'existence qui m'attend là bas et vers laquelle, peut-être, je serais allé dejà, si l'amour ne m'avait quelque peu consolé de la faillite de toutes mes illusions. Mais, maintenant que tout m'abandonne.

DUBUISSON.

Tu as accepté l'offre... paternelle?

SAINTE-PLAIX.

Pas encore... demain probablement.

DUBUISSON.

Qu'attends-tu donc?

SAINT-PLAIX.

J'attends qu'expire un certain délai que j'ai accordé au hasard...

DUBUISSON, *l'interrompant*

Oui... je comprends... tu attends de Régine une réponse à ta lettre de rupture!

SAINT-PLAIX.

C'est vrai! Bien que je lui en aie déclaré l'inutilité, 'espère en un mot de Régine...

DUBUISSON.

Ce n'est plus de l'amour... c'est de l'amour propre.

SAINT-PLAIX, *continuant.*

Si le courrier de ce soir ne m'apporte rien d'elle, j'en débarrasse bien définitivement la route de ma vie. Son souvenir paralyse encore mon discernement! Il me semble que, demain seulement, je serai seul avec moi-même, pour me résoudre à quelque chose.

LE GAMIN, *entrant.*

Messieurs, voilà le courrier.

DUBUISSON.

C'est bien. (*Le gamin sort.*) Eh! petit, porte vite cela à l'imprimerie. (*Il lui remet des papiers.*)

LE GAMIN.

Oui, Monsieur; mais alors il n'y a plus personne dans l'antichambre.

DUBUISSON.

A cette heure-ci, cela n'a pas d'importance, va!

(*Le gamin sort à gauche.*) Le voilà, le courrier. (*Il consulte rapidement les adresses des lettres et rejette les journaux.*) M... Directeur... Rédaction... Secrétaire... M. Ruper... M. Fremeaux. (*Il rejette les dernières lettres.*) M. le Secrétaire... M. le Directeur. M... Directeur... Directeur...

SAINT-PLAIX, *tournant la tête.*

Rien?

DUBUISSON.

Rien!

SAINT-PLAIX.

Elle n'écrira pas chez moi, sachant combien j'y suis peu. *(Remontant.)* Allons, c'est fini. Nous pouvons sortir. *(A la fenêtre.)* Dieu! quelle averse. *(Il songe une seconde.)*

(La porte du fond s'ouvre et Régine, voilée de sombre, paraît.)

DUBUISSON, *se retournant.*

Madame.

RÉGINE, *levant sa voilette, bas.*

Bonsoir, Dubuisson...

(Dubuisson s'incline et disparaît à gauche.)

SAINT-PLAIX, *qui s'est retourné.*

Régine!!! *(Il a fait quelques pas et attend immobile et impassible devant le canapé.)*

SCÈNE VII

SAINT-PLAIX ET RÉGINE.

RÉGINE, *un peu en arrière.*

Oui...

SAINT-PLAIX.

Vous... Régine?

RÉGINE, *d'une voix morte.*

Oui, Georges... j'ai reçu votre lettre... vous savez votre lettre... la dernière! celle à laquelle on ne répond plus!...

Comme vous avez été cruel! que vous m'avez fait mal! Tous vos mots étaient clairs et froids! Ils me sont entrés dans le cœur avec leur implacable logique. Si vous avez souffert autant en les écrivant, vous comprendrez.

SAINT-PLAIX.

Régine...

RÉGINE, *chancelante.*

J'ai lu votre lettre par morceaux ! Je la laissais puis la reprenais... il me semblait que j'étouffais en la lisant ! Et puis, je l'ai relue entièrement... et j'ai douté ! Je ne pus croire que c'était fini ! Je ne pus croire que c'était définitif ! Cela me paraissait impossible ! J'ai voulu que vous me disiez vous-même... alors je suis venue !

SAINT-PLAIX, *immobile.*

A quoi bon, Régine ; c'est aviver notre peine à tous deux bien inutilement !

RÉGINE.

C'est vous ! vous qui parlez ainsi ! ! vous qui disiez m'aimer !

SAINT-PLAIX.

C'est pour nous éviter des explications trop douloureuses que je vous ai écrit les nécessités de notre séparation. La vie est plus forte que l'amour. Je vous ai expliqué mes raisons, vous les avez comprises, j'en suis sûr !

RÉGINE.

Vos raisons sont celles de quelqu'un qui ne sait pas aimer.

SAINT-PLAIX.

Je vous aimais, Régine, autant que vous m'aimiez ! mais notre amour devint impossible dès que j'eus raisonné comme je l'ai fait. Je suis l'esclave encore de certains scrupules que je pouvais endormir tant que notre liaison demeurait ignorée de tous, mais cela devient de moins en moins possible ! Vous êtes, vous, libérée de toute contrainte vis-à-vis du monde, moi pas.

RÉGINE.

Alors... c'est fini.

SAINT-PLAIX.

Hélas !...

RÉGINE.

C'est fini de ces bonnes heures passées à deux. C'est fini de cette affection précieuse ! de cet amour inconnu et rêvé !

SAINT-PLAIX.

C'est fini.

RÉGINE.

Et vous dites cela simplement ! froidement ! comme sans tristesse ! sans regret pour vous, sans pitié pour moi !

SAINT-PLAIX.

J'ai souffert de vous dire tout ce que j'ai dit, plus que vous n'avez souffert de l'entendre, croyez-le ! Mais, devant l'Inévitable, j'appelle à mon secours toute ma résignation ! J'essaie d'avoir le courage d'oublier !

RÉGINE.

Cet amour est de ceux qu'on oublie pas.

SAINT-PLAIX.

Oh ! je m'en irai, je voyagerai, que sais-je ! mes rêves m'ont abandonné, je me plongerai dans l'action ou, plutôt, j'irai vivre dans quelque coin de province, dans quelque ville morte ; ce sont des chapelles de silence et d'oubli. Et puis, je suivrai ma destinée sans révolte.

Nos routes différentes s'étaient rapprochées pendant quelque temps ; nous sommes au carrefour... il faut nous séparer... Allez, Régine ! si la vie détruit, elle fait aussi oublier. Vous oublierez !

Allez... notre amour était trop rêvé, il a duré un peu plus que ne durent les rêves, mais la vie nous ressaisit... c'était fatal !

RÉGINE, *le regardant.*

Pour que vous me parliez ainsi, il faut que vous ayez déjà toute la force de l'indifférence. (*Elle se rapproche de lui.*)

SAINT-PLAIX.

Non ! celle de la résignation !

RÉGINE, *difficilement.*

Allons... vous avez raison !... mieux vaut alors en finir... en finir tout de suite. J'ai eu tort de venir... Je veux être forte aussi... Adieu Georges !...

SAINT-PLAIX, *tendant la main.*

Adieu... Régine !...

RÉGINE, *avec effort.*

Pardonnez-moi d'être venue, mais je n'ai pas voulu... je n'ai pas su raisonner, moi !... Vous savez, lorsqu'on aime... mais vous voyez, je me résigne !... Donc c'est... adieu ?

SAINT-PLAIX, *sans retirer sa main.*

Hélas ?

RÉGINE, *la gorge serrée.*

C'est la dernière fois !... c'est pour toujours *(tentant un air détaché)* plus tard peut-être... nous nous reverrons...

SAINT-PLAIX.

Oui... peut-être... plus tard...!

RÉGINE, *douloureusement.*

Et alors, nous aurons oublié tout ce qui doit être oublié, n'est-ce pas ? Ce sera comme si nous n'avions jamais été que deux amis... n'est-il pas vrai... *(avec effort, contenu)* rien..., rien que... deux bons... amis ! *(éclatant)* oh non !... non !... je ne peux pas ! ! je ne peux pas ! ! *(Elle tombe aux pieds du jeune homme et sanglote, le front contre sa main.)* je ne peux pas !

SAINT-PLAIX, *la regardant longuement.*

Régine... Régine !

RÉGINE.

Non, c'est impossible... je ne puis m'en aller ainsi. Je ne veux pas que vous partiez. Tu ne partiras pas; songe que je n'ai rencontré que toi, parmi le monde, à qui mon

âme ait pu se donner. Qu'est-ce que cela me fait maintenant la célébrité, la gloire. Je ne suis devant toi qu'une femme ! Et que me font la vie, le monde, tes scrupules et tes raisons. Je t'aime et je n'ai que toi à aimer ! Voilà tout ce que je sais et tout ce que je veux savoir.

SAINT-PLAIX, *tristement.*

Régine !...

RÉGINE.

Je ne sais plus comment je vivais avant toi ! Tout ce qui précéda mon amour est banni ! C'est lui qui commença ma vie. Il me semble n'avoir rien conquis, rien connu avant de te connaître, avant que tu m'aimes. Georges, crois-moi ; avant toi j'ignorais le bonheur d'aimer. Crois-moi ! tu comprendras mieux que je suis ici et que je souffre, et que je pleure et que je te supplie.

SAINT-PLAIX.

Régine... je vous crois. Je comprends ! Comme pour vous, notre amour fut l'éveil éclatant de mon cœur...

RÉGINE.

Eh ! bien ! Georges ! songe alors à la vie de regrets que tu nous prépares (*elle se lève lentement et s'assied tout près de lui*) il ne faut jamais abandonner, tant qu'il vit ou veut vivre, un amour. Quoique l'on fasse, il continue en nous et ne pardonne pas. Il sait que c'est dans son souvenir que l'on se réfugiera aux heures de tristesses, à tous les espoirs déçus, à toutes les confiances trahies ! Et c'est sa vengeance que ce douloureux retour vers lui, lorsque notre cœur saigne et que nous songeons : pourtant, si j'avais voulu ! (*s'attachant à lui*) et tu voudras, Georges !. . avoir délaissé un bonheur présent diminuerait les autres à venir. Tu continueras celui qui s'offre.

SAINT-PLAIX, *dans un mouvement vers elle.*

Mais tu ne comprends donc pas que cela me met à la torture de toujours devoir me dire : Cela ne se peut pas... Cela ne se peut pas !

RÉGINE.

Ne dis pas cela, notre amour est à la seule merci de ta volonté.

SAINT-PLAIX, *amer*.

Tu crois...

RÉGINE.

Tu le tiens et tu en disposes comme tu disposeras de toute ta vie. Car tes idées de renoncement n'existent pas ! La destinée que tu suivras est celle que tu t'assignes et modifies à ta guise. Une puissance est en toi ; tu triompheras comme il te plaira !

SAINT-PLAIX.

Hélas ! tout cela est bien inutile, après ce que je t'ai dit, ma pauvre amie. Et même si je tentais encore le succès, notre amour n'en serait pas plus possible maintenant !

RÉGINE, *plus attachante*.

Tais-toi, Georges... je te conduirai vers cette route de gloire, dont le désir te hante. Unissons nos deux forces par celle de notre amour. Tous tes espoirs seront les miens ; toutes mes forces seront les tiennes !

SAINT-PLAIX.

Oh... si c'était possible !

RÉGINE.

Il suffit que tu veuilles ! Moi, je veux que tu triomphes ! Écoutes-moi, Georges, nous vivrions encore chacun de son côté quelque temps ! Nous ferions jouer ton « Campéador » cet hiver ! Je le jouerai moi, si tu veux, chez Drouplaid. C'est un homme habile. On l'a surnommé le faiseur d'hommes célèbres ! Il s'y entend à lancer un auteur. Nous ferons sortir des cartons tes poèmes et tes romans. Et enfin *(l'enlaçant, câline)*, enfin l'été prochain, puisque tu n'admets plus notre amour indépendant, l'été

prochain, si tu voulais, par une matinée de soleil, tout simplement, avec quelques amis, nous irions écouter dans une jolie mairie de banlieue, les bonnes paroles d'un brave homme qui aurait mis pour nous sa redingote et son écharpe !

SAINT-PLAIX.

Quoi... tu sacrifierais ?

RÉGINE.

Tout, pour sauver mon amour ! Tu me devras ainsi un peu la réalisation de quelques rêves et ce sera celle de tous les miens. Nous ne devrons nos bonheurs qu'à nous-mêmes... Ce sera bien meilleur..., ce sera bien plus beau.

SAINT-PLAIX, *ne résistant plus.*

Oh ! tu m'emplis le cœur avec tous ces mots-là. Que veux-tu que fassent mes raisonnements et mes résolutions contre des mots pareils. Tu viens de me ramener en un instant à l'espoir, à la vie ! J'allais faiblir, abandonner la lutte, pour jamais, peut-être. C'est que je n'entrevoyais pas l'aurore que tu me découvres, n'osant espérer les mots que tu m'as dits ! Je n'ai plus rien à vouloir ni plus rien à attendre, maintenant. Le reste du monde n'existe plus ; du moins je le résume en toi ! Je veux et je voudrai tout ce que tu voudras ! *(Il l'étreint. Une seconde de silence.)*

DUBUISSON, *entrant, s'arrête.*

Oh !... pardon... il me semblait... je croyais avoir...

RÉGINE, *joyeuse.*

Entrez, Dubuisson, entrez.

SCÈNE VIII

LES MÊMES ET DUBUISSON.

DUBUISSON.

Non, je sais... il y a des moments...

SAINT-PLAIX, *passant au milieu.*

Puisque l'on te dit de rester. Tu ne vois donc pas que c'est fini!

DUBUISSON.

Comment ?

SAINT-PLAIX, *à Régine.*

Autant lui dire. Il devinerait! (*A Dubuisson.*) Mais oui! Fini de souffrir, de lutter et de raisonner. L'autrefois est mort; je ne retourne plus au passé; je vis avec l'avenir; je rentre dans la lutte, plus confiant, plus décidé. Je livrerai, cet hiver, des batailles définitives! *(S'exaltant.)* Je suis transformé, te dis-je! tu vas connaître un Saint-Plaix nouveau, plus fort, plus averti, plus opiniâtre. Mes idées imbéciles n'existent plus! Je suis tout à l'action, aux joies présentes, à l'amour actuel! Nous ne sommes jamais autant aimés! Ce que je voulais hier, je ne l'ai jamais voulu, et dans quelques mois, Madame Régine Raymond sera Madame Georges Saint-Plaix! Je suis heureux!... donne-moi la main!

RÉGINE.

Mon cher Dubuisson... vous ne nous quittez pas ce soir... *(A Saint-Plaix.)* Nous dînerons ensemble et nous irons passer la soirée à la Comédie.

SAINT-PLAIX.

Si tu veux...

RÉGINE.

J'ai une voiture en bas. Je vais m'habiller, un quart d'heure. J'ai l'habitude des changements. Vous irez en faire autant et viendrez me chercher.

SAINT-PLAIX, *s'habillant, à Dubuisson.*

Tu viens...

DUBUISSON.

Non, pas avant que le journal ne soit sorti. *(A Régine.)* A huit heures, Madame, je serai chez vous.

RÉGINE.

Comme vous voulez. (*A Saint-Plaix.*) Toi tu m'accompagnes. (*Elle passe dans l'antichambre.*)

DUBUISSON.

(*Bas à Saint-Plaix.*) Et ton père ?

SAINT-PLAIX, *ramassant ses papiers,*

Ah ! je lui écrirai... demain, que je demeure à Paris... quant au reste...

RÉGINE, *à la porte.*

Viens-tu ?

SAINT-PLAIX.

Mon bonheur m'appelle ! ne le faisons pas attendre. A tantôt. (*Il sort.*)

DUBUISSON, *les regarde disparaître, redescend en scène, songeur, s'assied, ouvre distraitement un journal puis relève la tête comme préoccupé par une pensée tenace.*

Je suis peut-être ridicule !... Mais sa joie me fait peur. (*Petit silence.*) Bah ! (*Il se replonge dans son journal.*)

RIDEAU

FIN DU PREMIER ACTE

SAINT-PLAIX

HOMME DE LETTRES

ACTE DEUXIÈME

Un des salons de la comtesse de Falsbourg. — Soir de fête. — Portes et tentures à droite et à gauche. — Grandes baies au fond ouvrant sur une galerie où passent des couples.

En scène, un peu partout, petits sièges et tabourets de salon.

Au lever du rideau, Saint-Plaix est en scène (à droite, deuxième plan) assis et entouré de dames.

Fremeaux et Paul Forgère entrent venant de gauche, premier plan.

SCÈNE I

SAINT-PLAIX, LES DAMES, FREMEAUX, FORGÈRE, PUIS DUBUISSON, PUIS RÉGINE ET LES INVITÉS.

UNE DAME, *à Saint-Plaix.*

Vraiment, Maître, vous connûtes l'héroïne de cette aventure ?

SAINT-PLAIX.

Parfaitement, chère Madame. (*La conversation continue.*)

FREMEAUX, *entrant avec Forgère et passant à droite.*

Eh, dis-moi, mon petit Forgère, il y a longtemps que tu es son secrétaire ?

FORGÈRE.

Oh ! quelques mois, à peine (*examinant les groupes*) mais il doit être ici.

FREMEAUX.

Mais oui... il est là, derrière nous, parmi les dames, les tenant sous le charme de quelques histoires d'amour.

FORGÈRE.

Quelles sont ces dames ?

FREMEAUX, *haussant les épaules*

Quelques jeunes et vieilles folles, exaltées et névrosées et toutes, plus ou moins intoxiquées par le poison des littératures modernes. Il y a là la petite Darincourt.

FORGÈRE, *regardant.*

Mais c'est une enfant !

FREMEAUX.

Oh ! Sa mère est auprès d'elle ! Il y a aussi la femme du savant Beimskoff, celle-là disparut deux mois l'an dernier et fila le parfait amour sur les routes de France avec son chauffeur. De l'amour filé à soixante à l'heure ! Auprès d'elle, là, à gauche... la vieille marquise d'Alban qui veut faire de tous les hommes du jour ses hommes de nuit !

FORGÈRE.

Mais elle a au moins soixante ans !

FREMEAUX.

Soixante ans... et autant de mois.

FORGÈRE, *naïf.*

C'est insensé...

FREMEAUX.

Et toutes, jeunes filles et vieilles femmes, suspendues aux lèvres de Saint-Plaix et pâles d'envie de se pendre à son cou.

FORGÈRE.

Ah !

FREMEAUX.

Voyons, mon petit, toi qui es son secrétaire, tu dois être quelque peu au courant des attaques amoureuses dont il est l'objet ? Tu dois avoir déjà vu de ces visages chez lui !

FORGÈRE.

C'est possible !... Ah ! la fascination du génie !

FREMEAUX, *le regardant, hésite, puis.*

Oui... du génie !

(*Dubuisson entre à gauche avec la comtesse.*)

FREMEAUX.

Ah ! Dubuisson ! lui !

FORGÈRE.

Dubuisson? Le correspondant de guerre de l'*Impartial*?

FREMEAUX.

Parfaitement et mon meilleur ami ; l'ex-intime de Saint-Plaix. Le voilà donc revenu.

FORGÈRE.

Il est avec la comtesse de Falsbourg.

LA COMTESSE, *dans la coulisse.*

Excusez-moi, mon cher Dubuisson, mais on annonce encore... A tout à l'heure.

FREMEAUX, *passant à gauche.*

Bonsoir Dubuisson !

DUBUISSON, *vieilli.*

Ah ! mon cher Fremeaux... que je suis donc heureux... (*Ils se serrent la main.*)

FREMEAUX, *présentant Forgère.*

M. Paul Forgère, poète et secrétaire de Saint-Plaix.

DUBUISSON.

Ah ! Monsieur... Et Saint-Plaix ? Ah ! il est là ! Tantôt je lui serrerai la main ! C'est qu'il y a près de trois ans que nous ne nous sommes vus : j'ai quitté Paris quelques mois après son mariage. Les journaux là-bas m'ont appris ses plus importants succès. Il travaille beaucoup, paraît-il. J'ai lu hier son dernier roman. Ce n'est plus le poète d'autrefois, mais il vous a une psychologie bien élégante et bien moderne (*Comme en un regret.*) qui l'eut crû ! Régine est ici également ?

FREMEAUX.

Naturellement! On ne les voit jamais l'un sans l'autre.

DUBUISSON.

Elle l'aime toujours autant ?

FREMEAUX.

D'avantage. C'est elle un peu qui l'a fait ce qu'il est !

DUBUISSON.

Oui... je sais...

SAINT-PLAIX, *racontant.*

Et le même jour, à la nuit tombante, la mer rejeta contre les falaises les débris d'une barque de promenade et déposa, plus loin, sur le sable, le corps de la comtesse et celui de son amant.

LES VOIX DES DAMES.

Oh ! quel odieux mari. Le sire Fayel de Vergy a fait école, c'est effrayant !

(*Régine entre au fond à gauche et s'assied entre le premier et le deuxième invité.*)

PREMIER INVITÉ, *à Régine.*

Ce ne doit pas être sans souffrir un peu que vous avez abandonné cette vie de triomphes successifs.

DEUXIÈME INVITÉ.

... de victoires quotidiennes.

RÉGINE.

Oh ! baron, je n'ai pas délaissé complètement le théâtre.

PREMIER INVITÉ.

Ah ! nous avons tenu rancune à M. Saint-Plaix de vous avoir ravie à notre admiration ! vous êtes vraiment l'âme de l'art tragique.

REGINE, *souriant.*

Monsieur...

PREMIER INVITÉ.

Nous espérons que vous n'avez fait qu'interrompre cette suite de triomphes. Est-ce que cet hiver...

REGINE, *s'asseyant.*

Cet hiver, on reprendra sans doute quelque part le « Campéador » de mon mari. Je le jouerai... si ma santé le permet...

PREMIER INVITÉ.

Oh ! nous l'espérons !

DEUXIÈME INVITÉ.

Notre meilleur auteur joué par notre meilleure artiste !

PREMIER INVITÉ.

Oui, « Campéador » son grand début ! J'étais à la première ; Ah ! vous fûtes admirable. Et quelques mois après, son « Chevalier Renaud ». Quel succès !

DEUXIÈME INVITÉ.

De Saint-Plaix aussi ?...

RÉGINE.

Mais oui !

PREMIER INVITÉ.

Je me rappelle... vous jouiez Armide. Ah ! vous y fûtes divinement humaine.

DEUXIÈME INVITÉ.

Et qui donc nous redonnera le « Campéador » ?

RÉGINE.

Je ne sais pas... (*Se tournant vers le groupe de droite.*) Georges... Georges.

SAINT-PLAIX.

Ma chère amie ? (*Une dame s'est deplacée, découvrant Saint-Plaix, assis dans un fauteuil bas et caressant l'éventail d'or de sa barbe, dans une pose nonchalante.*)

RÉGINE.

A qui avez-vous accordé le « Campéador » pour cet hiver ?

SAINT-PLAIX.

Vous le savez, je l'ai laissé aux Athéniens qui en ont eu la primeur. (*La conversation continue dans le groupe de gauche.*)

PREMIÈRE DAME.

Ah ! oui Maître... le « Campéador » ! votre révélation.

DEUXIÈME DAME.

Depuis qu'on le joue, le Cid est allé retrouver son père Corneille chez les morts.

UN INVITÉ, *derrière Saint-Plaix.*

Et s'il vous plaît Maître, comme nouveauté, cet hiver, que nous donnerez-vous ?

LA MARQUISE.

Un beau roman, n'est-ce pas ?

SAINT-PLAIX.

Deux, Marquise !

LA MARQUISE, *heureuse.*

Ah ! deux... merçi !

PREMIÈRE DAME.

Vous nous avez promis aussi une comédie.

SAINT-PLAIX.

Au Français ? Vous l'aurez.

FREMEAUX, *à gauche.*

Elle est finie, cette pièce ?

FORGÈRE.

Non... pas encore commencée.

DUBUISSON, *passant au milieu de la scène.*

Bonsoir, Saint-Plaix.

SAINT-PLAIX.

Dubuisson ! Ah ! (*Se levant, aux dames.*) Vous permettez, pardon. Retour d'Orient ? Ah ! (*Ils se serrent les mains.*)

DUBUISSON.

En ligne droite. Tu n'en reviens pas... de m'en voir revenu !

RÉGINE, *s'avançant aussi.*

Bonsoir, mon cher Dubuisson !

DUBUISSON.

Madame.

RÉGINE.

Nous avons lu avec un vif intérêt toutes vos chroniques de guerre.

DUBUISSON.

Oh ! mes dépêches.

SAINT-PLAIX.

Et tous les articles.

DUBUISSON.

Bah !... J'envoyais dix mots et quelqu'un ici brodait, littératurait et en faisait cent lignes.

SAINT-PLAIX.

Et tu reviens ?

DUBUISSON.

Content et bien portant, malgré les raids forcés, le régime des conserves et des nuits blanches ! Ah ! les jaunes nous en font voir de grises. (*Régine sourit et retourne vers le fond; les groupes fusionnent et remontent un peu.*) Et toi, inutile de te demander...

SAINT-PLAIX.

Oh !... moi... (*Il hausse les épaules.*)

SCÈNE II

SAINT-PLAIX ET DUBUISSON.

DUBUISSON.

Tout te sourit. J'ai appris tes derniers et tes plus importants succès.

SAINT-PLAIX.

Oui... ça n'a pas mal marché !

DUBUISSON.

Et j'ai lu hier tes « Rois d'Alcôve ».

SAINT-PLAIX.

Tu ne m'a plus reconnu ?

DUBUISSON.

Non ,je te l'avoue; je t'ai connu poète fougueux, idéaliste; je te retrouve romancier ultra-moderne. Tu dois gagner beaucoup d'argent ?

SAINT-PLAIX.

Assez...

DUBUISSON.

Que de choses en trois ans, depuis ton mariage à la petite mairie d'Auteuil ! C'était joli. Comme elle t'aime Régine !

SAINT-PLAIX.

Oui !

DUBUISSON.

Cet amour, c'est la plus belle victoire de ta vie.

SAINT-PLAIX.

Oui ! *(Naturellement.)* Et la plus utile, car sans elle où serais-je ?

DUBUISSON.

Et ton père ? qui voulait t'arracher à Paris... Le brave homme.

SAINT-PLAIX.

Il est mort.

DUBUISSON, *grave soudain.*

Ah ! pardon. (*Un temps.*)

SAINT-PLAIX.

Oui, mon vieil ami, le temps passe ; l'homme change ! Toi, par exemple, tu ne changeras jamais ! (*Ils sont maintenant complètement séparés des autres invités, qui sont remontés dans le deuxième salon, au fond.*)

DUBUISSON.

Que veux-tu ? Je me trouve bien comme je suis ; il est vrai que je ne suis pas difficile. Je me porte bien, je gagne largement ma vie ; ma plume a sa petite valeur dans les bureaux de rédaction et sous mon gilet ne bat plus qu'un vieux cœur qui, s'il me fit souffrir autrefois, me laisse maintenant à peu près tranquille !

SAINT-PLAIX.

Bref, tu as tout ce que tu désires.

DUBUISSON.

Oui.., tout !

SAINT-PLAIX.

As-tu tout ce que tu désirais ?

DUBUISSON, *avec une moue.*

Cela...

SAINT-PLAIX.

Voyons ! tu m'avais confié ton idéal — autrefois tu faisais des rêves de gloire.

DUBUISSON.

Oui, les rêves de vingt ans, les rêves fous.

SAINT-PLAIX.

Il faut savoir les réaliser sagement.

DUBUISSON.

Oui, tu l'as fait, toi. Ah ! tu es un homme fort, je le sais. (*Se souvenant.*) Mais, dis-moi donc, il paraît que tu as eu déjà deux duels... avec un jeune homme et un vieux baron ?

SAINT-PLAIX.

Oui.

DUBUISSON.

J'ai lu cela !... pour un différend littéraire.

SAINT-PLAIX.

C'est ce que l'on a dit... tu l'as cru.

DUBUISSON.

Non. Depuis Corneille et Victor Hugo, la plume fait si peu croiser le fer ! Je n'ai pas cru.

SAINT-PLAIX.

Tu as eu raison.

DUBUISSON.

Et c'était ?

SAINT-PLAIX.

Oh ! histoire de femme. (*Dubuisson le regarde.*) Le jeune homme prétendait que ma littérature et moi lui avions fait le plus grand tort auprès de sa fiancée ! Le vieux baron, idem auprès de sa vieille baronne. Je leur ai dit, à tous deux, qu'on les avait trompés, ils ont voulu crier trop haut que je mentais, alors, je suis devenu l'offensé et je les ai blessés assez gentiment pour leur apprendre à se taire.

DUBUISSON.

Mais ta femme... Régine ?

SAINT-PLAIX.

Je lui ai dit que ce jeune et ce vieux fous ne savaient ce qu'ils disaient ; elle m'a cru ou a eu l'air de me croire.

DUBUISSON.

Tu as eu ces deux affaires là, l'an dernier. Donc, après deux ans de mariage ?

SAINT-PLAIX.

Ah ! mon cher, dans notre vie...

DUBUISSON.

Bref, cela t'a fait deux petits scandales.

SAINT-PLAIX.

Très utiles ! C'est depuis ce jour là surtout que je suis devenu furieusement à la mode. Régine et mes débuts m'avaient ouvert quelques salons ; d'autres et des meilleurs voulurent me connaître... et me voilà !

DUBUISSON.

Et te voilà ! Aimé, fêté, célèbre et en passe peut-être de devenir immortel, du moins académiquement.

SAINT-PLAIX.

Ta franchise me plaît. Continue.

DUBUISSON.

Quoi donc ?

SAINT-PLAIX.

Ta pensée.

DUBUISSON.

Tu lis donc dans l'esprit des gens, toi ?

SAINT-PLAIX, *lui mettant la main sur l'épaule.*

Dans ta grosse naïveté et ta vieille droiture, tu penses : Saint-Plaix peut être tout ce que l'on voudra, mais je préfère être ce que je suis... que ce qu'il est.

DUBUISSON.

Il y a de ça, je te l'avoue.

SAINT-PLAIX.

Tu as cherché mon âme de jadis dans mes livres, tu ne l'as plus trouvée. Ne la cherche pas dans ma vie, se serait inutile. (*Souriant.*) Il y a en moi quelqu'un de mort, quelque chose de définitivement aboli. (*Le salon se vide.*) Toi tu ne vois que les faits, n'est-ce pas ! Saint-Plaix n'était rien ? Saint-Plaix n'avait rien qu'un peu de talent et de lointaines espérances. C'était peu, c'est vrai. Alors, tu considères ma vie, tu songes à mes débuts favorisés par Régine, tu songes à mon mariage que tu es prêt à qualifier de marché.

DUBUISSON.

Ça, non ! vous vous aimiez.

SAINT-PLAIX.

Admettons... Néanmois, je commence la montée.. par des moyens que tu n'acceptes pas ! Mon mariage seul t'empêche de les qualifier sévèrement ! Tu n'acceptes pas les petites réclames faites autour de mon nom, les scandales dont on me fit des piédestaux ! Mon travail nombreux ne m'excuse pas à tes yeux ! En effet, il ne me demande aucun effort ; m'amuse même énormément !

Enfin, cette gloire, pour moi, qui commence, n'est pas digne de ton idéal de vingt ans... ni du mien. C'est possible. J'ai dérogé ! Et l'homme de talent que j'étais s'est adjoint l'homme de hasards, de femmes et d'argent que je suis : c'est ce compagnon de route que tu réprouves !

DUBUISSON.

Je regrette... je regrette simplement que tu aies fait aussi bon marché de tes idées intègres d'autrefois. Tu aurais peut-être pu, en les gardant, arriver à la renommée que tu as atteinte !

SAINT-PLAIX, *amer*.

Je ne le crois pas ! Et puis, j'en avais assez de toutes ces alternatives de l'art, de l'amour et de la vie ! assez d'attendre, de croire, d'espérer.

Je voulus des réalisations immédiates! tenir dans ma main toutes ces forces étrangères qui nous favorisent plus et mieux souvent que la foi en nous-même. J'en avais assez de la vie médiocre et obscure dont toute mon ambition saignait en moi.

J'avais soif d'une publicité, d'un renom bruyant! Des troubles et des passions que l'on provoque et dont on rit! de l'amour, de l'admiration des uns, de la haine des autres, de tout ce qui forme enfin les jouissances tangibles de l'homme du jour.

DUBUISSON, *tristement.*

Georges, où vas-tu?

SAINT-PLAIX, *s'exaltant.*

Mon ami, demande-moi plutôt d'où je viens?... J'ai connu de tristes minutes, la veille de ces réalisations, des scrupules, des angoisses. Maintenant, c'est fini. J'ai fait « âme neuve »! j'ai fait âme neuve depuis la minute où j'ai vu s'offrir à moi quelques moyens certains de réussite; depuis cet instant — tu t'en souviens — où Régine vint me supplier de ne pas abandonner la lutte et d'accepter son aide! Je me sentis maître alors d'une force qui m'avait manqué jusque là et que mes scrupules se refusaient à solliciter! Mais, lorsque je la vis s'offrir, lorsque je vis Régine sangloter à mes genoux, une transformation étrange s'opéra en moi, un certain orgueil me vint devant le don qu'elle me faisait de toute son existence et devant l'appui qu'elle m'apportait! A mesure qu'elle me ramenait à l'espoir, je sentis mon ambition grandir, frénétiquement! ses supplications anéantirent mes scrupules! et son amour s'humilia si lamentablement que tout ce que j'éprouvais pour elle se réduisit alors à une sorte de pitié reconnaissante qui consentit à tout ce qu'elle voulait!

Ce premier triomphe décupla ma volonté en m'en révélant le pouvoir! Et, depuis lors, j'en use.

Vois-tu, j'ai toujours trop douté, trop raisonné sur moi-même, sur mes espoirs et mes passions. J'avais

le cœur trop ouvert, l'âme trop accessible, l'esprit trop humain ; je rêvais... j'aimais... je souffrais ! Fini maintenant ! Un idéal ? Cela fait souffrir encore ; je n'ai plus qu'un but, et ce but seul occupe ma vie ; et ce sera ma revanche sur les rêves et l'amour dont j'ai souffert que le triomphe de mon égoïsme universel !

DUBUISSON, *lentement.*

Et s'il rencontrait un jour un obstacle infranchissable ?

SAINT-PLAIX.

Je n'en connais pas : je n'aime plus rien.

DUBUISSON.

Hors... la vie.

SAINT-PLAIX, *souriant.*

Naturellement ! De tout ce que j'aimais, c'est la seule chose qui ne me soit pas indifférente. J'aime l'existence, car elle est pour moi sans rigueur, puisque je suis sans faiblesse ! Mais, si c'est de mon amour de la vie que devait s'élever un jour entre mon but et moi l'infranchissable obstacle... et bien, je le briserais !

DUBUISSON.

Ou tu briseras contre lui.

SAINT-PLAIX.

J'aimerais mieux m'anéantir contre lui et disparaître, que reculer devant...

DUBUISSON.

Alors... comme Gustave-Adolphe ! mourir sans avoir jamais été vaincu ! Eh ! bien, bonne chance, mon ami ! Du diable si je m'attendais à te retrouver avec des idées semblables, lancé sur une route pareille.

SAINT-PLAIX, *lui prenant le poignet.*

Si tu veux la suivre avec moi, tu en connaîtras les satisfactions violentes et les joies innombrables. Mais,

avant, fais ce que j'ai fait, prends ton cœur et broie le ; saisis tes scrupules à la gorge, étouffes-les et fais flamber au vent tes passions et ton inutile sentimentalité !

DUBUISSON, *mélancolique.*

Eh ! bien. Non ! Je préfère garder mes faiblesses et mon infériorité, mais avec aussi la petite gloire intime de me savoir un honnête homme. *(Changeant de ton.)* Ta confiance me prouve que tes sentiments envers moi n'ont pas changé ; je saurai, moi, ne voir en toi que l'homme et l'ami d'autrefois.

SAINT-PLAIX, *lui serrant la main.*

Tu es le seul homme bon que je connaisse.

DUBUISSON.

Va ! les hommes ne sont jamais aussi bon ni aussi mauvais qu'on le croit ! et moins encore qu'on le dit.

(Les groupes se reforment lentement.)

FREMEAUX, *s'approchant avec Forgère.*

Bonsoir Saint-Plaix.

SCÈNE III

LES MÊMES, FREMEAUX, FORGÈRE, *puis* CHARDIN, LUCIENNE, BERTHE, LA COMTESSE, DES INVITÉS

FORGÈRE, *saluant.*

Maître...

SAINT-PLAIX.

Bonsoir Fremeaux... bonsoir Paul.

FREMEAUX.

Vous savez qui l'on vient d'annoncer? Monsieur et Madame Chardin-Ricourt.

SAINT-PLAIX, *tressaillant.*

Ah !

DUBUISSON.

Chardin-Ricourt? le député...

FREMEAUX.

Celui qui a porté le coup fatal à la censure.

SAINT-PLAIX.

Ah !... il est ici...

FREMEAUX.

Gaillard d'avenir... avant trois mois, du train dont les choses vont, il sera ministre.

DUBUISSON.

Ah ! il vient ici...

FREMEAUX.

La comtesse de Falsbourg accapare tous les hommes célèbres actuels et à venir ! Oui ! Chardin-Ricourt est là avec sa jeune sœur et sa femme.

FORGÈRE, *à part.*

Ah ! mademoiselle Berthe.

SAINT-PLAIX, *à part.*

Ah ! sa femme...

DUBUISSON.

Il est marié depuis peu ?

FREMEAUX.

Six mois à peine : il a épousé une jolie petite Lyonnaise... Lucienne Hautmont. Moi, j'ai connu Chardin à la Chambre. C'est un charmant garçon.

FORGÈRE.

Et sa jeune sœur est un adorable bijou.

SAINT-PLAIX, *au jeune homme.*

Tiens, tu la connais, toi ?

FORGÈRE.

Maître, je lui ai été présenté à l'une de vos premières... tenez, les voilà !

(*Chardin-Ricourt, Berthe, Lucienne et la Comtesse passent au fond et s'arrêtent près d'un groupe.*)

FREMEAUX

Moi, je vais saluer Chardin.

(*Ils remontent tous les deux vers la galerie.*)

SAINT-PLAIX, *passant à gauche.*

Asseyons nous un instant ici.

DUBUISSON.

Tu la connais cette petite Hautmont de Lyon, la jeune femme du député ?

SAINT-PLAIX, *riant.*

Lucienne ! je te crois.

DUBUISSON.

Si bien que cela ?

SAINT-PLAIX.

Ce Chardin-Ricourt a épousé, il y a quelques mois, la jeune fille à laquelle mes parents m'avaient si bêtement fiancé, il y a quelques années.

DUBUISSON.

Ah ! ce n'est pas drôle, cela.

SAINT-PLAIX.

Oh, le député, comme tout Paris d'ailleurs, ignore ce détail.

DUBUISSON.

Naturellement, et vous ne vous êtes jamais rencontrés ?

SAINT-PLAIX.

Si, mais nous ne nous sommes jamais parlé. Seulement, comme Chardin-Ricourt est un homme de qui je vais avoir besoin.... tantôt je le saluerai.

DUBUISSON.

Regarde donc... la Comtesse lui présente ta femme.

SAINT-PLAIX, *se levant.*

Oh ! ma foi... montrons-nous.

(*Saint-Plaix remonte, la Comtesse s'approche et fait les présentations.*)

DUBUISSON, *regardant.*

La petite Madame Chardin-Ricourt est effroyablement pâle et Saint-Plaix serre bien vigoureusement la main du mari.

CHARDIN-RICOURT.

Nous sommes de toutes vos premières, M. Saint-Plaix! et nous lisons tous vos romans. D'ailleurs ma femme vous connaît... votre famille était amie de la sienne.

SAINT-PLAIX.

En effet!

RÉGINE.

Ah !... j'ignorais.

SAINT-PLAIX.

J'éprouve moi la plus grande admiration pour votre esprit hardi, de réformes et d'initiatives. Les artistes savent tous ce qu'ils vous doivent. (*Ils remontent et sortent fond à droite. La scène est complètement vide. Fremeaux et Paul Forgère descendent vers le premier plan droite.*)

FREMEAUX, *à Paul.*

Mon petit, tu me parles avec trop d'enthousiasme de la sœur de Chardin-Ricourt. Tu dois en être amoureux. Le fait est que la petite Berthe est délicieuse.

FORGÈRE.

N'est-ce pas; elle est jolie physiquement et moralement.

FREMEAUX.

Tu en es amoureux...

FORGÈRE.

Oh! je ne me le suis pas encore avoué à moi-même! Trop de distance me sépare d'elle... mais plus tard... j'espère... (*Ils sortent. Saint-Plaix réapparaît dans la galerie et donne quelques ordres à un domestique.*)

LUCIENNE, *à l'extrême droite, fond à la cantonnade.*

Ne vous dérangez pas. Je l'ai laissé ici. Un instant... (*Elle traverse la scène en biais et entre au premier plan gauche.*)

SCÈNE IV

SAINT-PLAIX ET LUCIENNE.

SAINT-PLAIX, *l'apercevant*

Hein! Lucienne. (*Après un long regard.*) tiens! tiens... C'est peut-être le moment. Eh! oui, pourquoi tarder? J'aurai besoin de ce Chardin-Ricourt; c'est une carte indispensable à mon jeu et je crois, ma foi, pour que le mari soit à moi, que le meilleur moyen (*Lucienne reparaît*)... Attention. (*La jeune femme traverse la scène vers le fond de droite et, tout en marchant, défripe sa jupe, se tournant un peu du côté du public. Saint-Plaix la laisse passer devant lui et, au même instant.*)

SAINT-PLAIX.

Lucienne.

LUCIENNE, *surprise, se retourne.*

Georges! (*se reprenant.*) Monsieur...

SAINT-PLAIX, *lui prenant doucement le poignet droit.*

Une seconde... nous devons avoir tous deux quelques mots à nous dire; nous pouvons causer un instant ici. Tout le monde est à côté et, même si l'on nous voyait, cela n'étonnerait personne, nous sommes des amis d'enfance.

LUCIENNE.

Inutile de me rappeler! Laissez-moi! Je n'ai rien...

SAINT-PLAIX.

Ne parlons pas trop vite, surtout. On se laisse parfois aller à dire des choses... tout de suite... que l'on regrette après, parce qu'elles empêchèrent que l'on vous en dise d'autres.

LUCIENNE, *ironique.*

Que voulez-vous...

SAINT-PLAIX, *grave.*

Je veux vous dire, Lucienne, que la vie inexorable a fait de nous deux victimes de l'amour, que ses stupides exigences m'ont forcé à épouser une femme que je n'aime pas! pas plus que vous n'aimez votre mari.

LUCIENNE.

J'aime mon mari.

SAINT-PLAIX.

Non! je veux dire que je n'ai jamais oublié l'amour jeune et profond qui nous unissait. Nous nous étions fiancés devant Dieu avant que les hommes nous unissent à d'autres. On vous a expliqué les raisons de mon silence par les exigences de la vie et de la lutte que je menais ici?

LUCIENNE, *sans le regarder.*

On ne m'a persuadée que de votre indifférence... que votre mariage confirma...

SAINT-PLAIX.

De mon indifférence! Et vous avez cru à mon indifférence? Et vous m'avez condamné sans songer aux raisons plus hautes qui pouvaient me diriger? On ne vous a donc pas dit? Vous n'avez pas compris que, devant les difficultés et l'âpreté tumultueuse de la lutte du début, je ne m'étais pas reconnu le droit de vous mêler, frêle fleur, à

l'ouragan des rêves qui sombrent, des espoirs démentis puis confirmés, des déceptions successives et des succès incertains ! à toute cette tempête de la vie enfin, que j'essuyais ici.

LUCIENNE.

Mais !...

SAINT-PLAIX.

Je sais ce que vous allez me dire... Mon mariage ? Vous comprendrez, Lucienne ! j'étais seul, seul dans cette bataille, délaissé par vous tous et même par mon père, seul parmi tous ces gens où je ne rencontrais que des indifférents ou que des ennemis ! Cette femme est venue un jour sur mon chemin, elle fut bonne, elle eut de ces mots qui consolent, elle entr'ouvrit à mes yeux fatigués une route inattendue. Ah ! ne regardez pas dans l'engrenage sombre où je me suis jeté ! Certes, je voulais arriver, arriver ! et pour vous seule. Mais c'est un jeu terrible que j'avais engagé : toute cette force obscure et multiple des choses m'avait si souvent blessé, vaincu, trahi, que ce que je voulais, je le voulus alors avec fureur, contre tout, contre tous. Je n'eus plus qu'un désir qui s'empara de moi, comme une folie, bondir, armé de toutes les armes, vers cette force du hasard qui terrasse tant d'hommes et qui voulait m'abattre ! l'anéantir et pouvoir pousser enfin un premier cri de triomphe. *(Plus lentement.)* Cette femme m'a soutenu dans cette bataille suprême ; j'ai du oublier, Lucienne, que c'était pour une autre que je la livrais.

LUCIENNE.

Vous n'auriez même pas l'excuse de l'amour !

SAINT-PLAIX.

Ce serait une excuse étrange ! non, je ne l'aime pas cette femme ! Je n'ai jamais aimé que vous et n'aimerai jamais que vous. La vie a mis dans notre amour une

épreuve un peu longue, nous nous vengerons de la vie et nous aimerons davantage *(Dans son cou)* car il ne se peut pas que vous ne m'aimiez plus !

LUCIENNE.

Georges... Monsieur !

SAINT-PLAIX.

Etrangers pour les autres, nous serons époux devant Dieu.

LUCIENNE.

J'ai juré fidélité à mon mari.

SAINT-PLAIX.

Vous aviez juré de m'aimer toujours.

LUCIENNE, *fièrement.*

Soit, je saurai tenir ces deux serments à la fois.

SAINT-PLAIX, *triomphant.*

Lucienne, tu vois bien que tu m'aimes encore. Ecoute, les mots sont superflus... laisse ton cœur aimer... aimons-nous...

LUCIENNE.

Non... ce n'est pas ma destinée.

SAINT-PLAIX, *exalté.*

Il n'y a pas de destinée, c'est un nom que l'on donne à tout ce que l'on veut faire, sans paraître le vouloir ! nous ne devons être les esclaves que de nous-mêmes et que de notre amour, qui est la puissance qui nous soutient, la beauté qui nous illumine et la douceur qui nous console. Aimons, Lucienne, aimons ! Le monde et les hommes ne sont rien ! Les préjugés sont ineptes et faux ! Seul l'amour existe. Aimons-nous.

(Lucienne lui tourne toujours à demi le dos. Saint-Plaix s'incline et rapidement la baisse dans le cou, près des cheveux.)

LUCIENNE, *les yeux clos.*

Georges !...

SAINT-PLAIX, *grave.*

Et maintenant, allez, Lucienne, vous m'aimez... Je vous aime. Puisons la force qu'il nous faut dans ces mots là... allez, pensez à nous ! nous allons commencer de vivre.

LUCIENNE, *faiblement.*

Non...

SAINT-PLAIX.

Je vous dirai demain où nous pourrons nous voir !

LUCIENNE.

Demain !...

SAINT-PLAIX.

On vient, je crois. (*Haut et saluant.*) Demain, Madame, je ferai visite à M. Chardin-Ricourt.

(*Lucienne sort à droite au fond. La tenture de droite 1er plan se soulève. Régine apparaît.*)

SAINT-PLAIX, *suivant Lucienne du regard.*

Allons, la femme est à moi ! Me gagner le mari me sera facile et je tiendrai la force de l'un par la faiblesse de l'autre ! (*Se retournant, il aperçoit Régine...*) Vous ! (*à part.*) Ah ! diable.

RÉGINE, *venant à lui et lentement.*

C'est donc pour cela que tantôt elle était si pâle... et que sa main tremblait !

SCÈNE V

SAINT-PLAIX ET RÉGINE

SAINT-PLAIX, *se redressant.*

Ah ! ah ! Vous écoutez aux portes maintenant.

RÉGINE, *violemment.*

Georges !

SAINT-PLAIX.

Que je vous dise rapidement en deux mots. Vous avez tout entendu...

RÉGINE.

Tout !

SAINT-PLAIX.

Eh bien, alors, vous qui êtes comédienne, vous reconnaîtrez au moins que je suis un comédien de première force ! *(Changeant de ton.)* Vous connaissez le mari de cette femme ? c'est un ministre de demain ; j'ai jugé sa valeur et je crois m'y connaître. Il va disposer d'énormes influences ! Il sera puissant ! Il me faut cet homme ! J'en aurai besoin sous peu, mais pour qu'il agisse comme je le veux. J'ai besoin de toute son amitié, de toute sa confiance...

RÉGINE.

Et pour cela, vous le trompez, vous lui prenez sa femme ! c'est dans l'ordre habituel ; mais moi, je...

SAINT-PLAIX.

Je ne prends pas cette femme, je l'engage simplement dans une route obscure et profonde où je la tiendrai à ma merci. Elle fera ce que je voudrai. Elle et son mari sont les deux derniers pantins dont je me serai servi dans la comédie de ma vie !

(*Plus doux.*) Comme moi, j'en suis persuadé, vous vous êtes aperçue des résistances que je rencontre encore dans certains milieux officiels, respectueux des irréductibles traditions et des préjugés sévères !

On me tient rigueur de notre union, ma pauvre amie !

Chardin-Ricourt est l'homme qui anéantira ces résistances, il me le faut !

RÉGINE.

Vous êtes un homme terrible !

SAINT-PLAIX.

Non ma chère Régine, je ne suis que l'homme que vous avez fait. Si je suis ici, à cette heure, parlant comme je vous parle, je vous le dois à vous ! vous m'avez lancé, n'arrêtez pas mon élan !

RÉGINE.

Mais vous aimez cette femme !

SAINT-PLAIX, *froidement.*

Regardez-moi, ai-je l'air d'un homme qui aime quelqu'un. Vous voilà calmée, rassurée, n'est-ce pas ? soyez tranquille, ce qu'il y a entre nous, ma chère amie, c'est autre chose de plus que de l'amour !

RÉGINE.

Ah ! je voulais l'amour tout simplement.

SAINT-PLAIX.

Ce n'était digne ni de vous ni de moi ! Allons, soyez forte ! vous pourrez m'aider, peut être du côté de Chardin-Ricourt : déployez pour lui l'art que vous avez d'enchanter... je vous le répète, il sera puissant... il me le faut.

Vous savez où je vais. Il est une dernière étape que je ne puis faire seul, c'est lui qui me la fera franchir : les plus hautes consécrations, c'est lui qui me les fera obtenir; les palmes au collet ! et l'épée à la ceinture, c'est lui qui me les fera mettre et qui me fera assister au triomphe que je veux, dans le premier vacant des quarante fauteuils ! *(Des groupes se forment au fond.)*

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA MARQUISE ET LES DAMES

LA MARQUISE, *aux dames*

Oh ! cette musique, quelle horreur ! j'ai cru que ces violons ne s'arrêteraient plus ! *(allant à Saint-Plaix.)* Comment avez-vous trouvé, ce violoniste, Maître ?

SAINT-PLAIX.

Mais, Marquise... c'est un grand artiste !

LA MARQUISE

C'est ce que je disais ! Il est tout bonnement merveilleux ! Ce fut un délice de l'entendre. (*La soirée continue*).

RIDEAU

FIN DU DEUXIÈME ACTE

SAINT-PLAIX
HOMME DE LETTRES

ACTE TROISIÈME

La scène représente le grand salon de l'appartement de Saint-Plaix à Paris. Portes au fond et aux deux plans de droite et de gauche. Une cheminée à droite.

A gauche premier plan, grand canapé ; à droite, petit bureau, très élégant ; sur l'entablement, une pile de manuscrits. Parmi la pièce, fauteuils et chaises confortables. Un piano en biais, dans le fond à droite.

Au lever du rideau, Saint-Plaix et le docteur sont en scène.

SCÈNE I

SAINT-PLAIX, LE DOCTEUR

LE DOCTEUR, *auprès de la porte du fond*

Rassurez-vous, cher Monsieur Saint-Plaix, rassurez-vous. L'état de Madame Régine ne doit plus vous inspirer d'aussi vives inquiétudes. Evidemment, les représentations qu'elle vient de donner l'ont surmenée ; elle a commis une imprudence, je vous le dis, à vous. En outre, je l'avoue, l'affection cardiaque dont elle est affligée est d'une gravité sérieuse. Mais tout danger est écarté.

Dans le cas de Madame Régine, comme en beaucoup d'autres, l'essentiel est que le moral ne s'affecte pas, qu'il

ne crée pas de complications imaginaires qui viennent détruire tout ce que la science a rétabli. Le repos absolu de l'esprit et l'anéantissement de l'imagination, voilà ce qui lui faut. Pour cela, quittez Paris et la vie fiévreuse que vous y menez.

SAINT-PLAIX.

Mon cher Docteur, nous allons y songer immédiatement. Mais, en toute franchise, vous n'entrevoyez plus aucune complication qui, après la crise que Régine vient de traverser, pourrait lui être dangereuse ?

LE DOCTEUR, *hésitant*

Non... si...

SAINT-PLAIX.

Si ?

LE DOCTEUR

Si, comme je vous l'ai dit, elle n'éprouve pas d'émotion violente. Pas d'exaltation, le calme absolu. Tous les nerfs au repos ! Ce sont eux qui l'ont sauvée, mais il ne faut pas trop s'y fier. Ces natures d'élite sont comme des cordes tendues à se rompre; un choc peut les briser ! Qu'elle ménage ses nerfs.

SAINT-PLAIX.

Nous y veillerons.

LE DOCTEUR.

Et maintenant, adieu, cher Monsieur. Il est plus de deux heures, mes malades doivent s'impatienter (*lui serrant la main)* heureusement... un seul étage nous sépare; je descends, adieu.

SAINT-PLAIX, *le reconduisant.*

Au revoir, Docteur.

LE DOCTEUR.

Je vous en prie... ne vous dérangez pas. (*Il sort.)*

SCÈNE II

SAINT-PLAIX, *seul, et, par instants,* LE DOMESTIQUE.

SAINT-PLAIX, *songeur, redescend en scène et sonne, un domestique apparaît.*

Mon chapeau et mon pardessus... Pierre est prêt?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

SAINT-PLAIX.

Y a-t-il des lettres?

LE DOMESTIQUE.

Oui Monsieur. *(Il lui remet quelques lettres et sort.)*

SAINT-PLAIX, *ouvrant une lettre rose.*

Voyons Maître, j'ai lu hier votre nouveau chef-d'œuvre « Le Marquis d'Hautebranche ». Encore!... Quand donc daignerez-vous jeter les yeux sur la pauvre âme..., oui! et c'est signé : marquise d'A... Oh!... la vieille d'Alban... pauvre folle!

(Il jette la lettre dans une petite corbeille posée sur l'étagère du bureau.)

Une autre *(il lit)* « Monsieur, mes amies et moi, nous lisons tous vos beaux romans! Si cette lettre, que j'adresse chez votre éditeur, vous parvient, qu'elle vous dise tout le trouble..., et cætera ». Signé ; Une midinette qui vous aime dans l'ombre. M. A. poste rest... *(riant).* Pauvre petite, va. *(Il lance la lettre dans la corbeille.)*

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Voilà, Monsieur.

SAINT-PLAIX, *ouvrant une autre lettre.*

C'est bien. *(Le domestique dépose le chapeau et le pardessus et sort.)*

SAINT-PLAIX, *lisant.*

Je meurs d'amour! Manon des Aigrettes? Je connais cette demi-mondaine. Elle fait plus de fautes d'orthographe que le trottin. (*Ricanant.*) Elle meurt d'amour! (*jetant la lettre*) punie alors par où elle a péché (*ouvrant une dernière*). Et celle-ci? Signée : (*étonné*). Tiens, tiens... Berthe Chardin-Ricourt! la sœur du ministre! tiens, tiens! (*lisant*) « Mon cher Maître, je viens de terminer de lire votre « Marquis d'Hautebranche », dont vous nous avez offert un exemplaire spécial à notre soirée dernière et dont déjà l'on parlait tant. Je ne puis m'empêcher de vous dire tout l'enthousiasme que votre nouvelle œuvre m'a fait éprouver pour votre grand talent. Je ne sais comment vous apprécierez ce témoignage de la part d'une jeune fille, mais je ne puis résister au désir de vous répéter toute mon admiration.

Croyez en nos sentiments les plus sympathiques... Berthe Chardin. »

Tiens, tiens... (*Il glisse la lettre dans une poche intérieure*) Ah! Ah! (*Il va prendre son pardessus, l'endosse, se coiffe et jette un coup d'œil dans la glace en répétant.*) Tiens... tiens, Berthe... la petite Berthe.

SCÈNE III

SAINT-PLAIX, RÉGINE, LE DOMESTIQUE.

RÉGINE, *entrant de gauche, 1er plan.*

Vous sortez, Georges?

SAINT-PLAIX.

Oui, ma chère amie, nous avons répétition.

RÉGINE.

C'est vrai, et vous en êtes?

SAINT-PLAIX.

Au dernier acte. Ils vont répéter pour la première fois sans brochure. Alors, j'y vais.

RÉGINE.

Et quand passera-t-elle votre comédie ?

SAINT-PLAIX.

J'espère que l'on fixera aujourd'hui la date de la première.

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Pierre fait dire à Monsieur qu'il est prêt.

SAINT-PLAIX.

C'est bien. (*Le domestique sort.*) A tantôt, mon amie.

RÉGINE, *vers l'avant-scène.*

A tout à l'heure.

SAINT-PLAIX, *à la porte.*

Ah ! je vous recommande la curieuse correspondance que m'a valu mon « Marquis d'Hautebranche » (*indiquant la corbeille.*) Si vous n'avez rien de mieux à faire... voyez donc. Il y a là dedans des choses fort amusantes, adieu. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

RÉGINE *seule, puis* LUCIENNE.

RÉGINE, *se redressant.*

Je croyais qu'il ne s'en irait pas. (*Elle vient au petit bureau et remue les lettres.*) Ah ! oui, les hommages de toutes les détraquées de la littérature, jeunes et vieilles névrosées que n'excuse même pas l'amour du romanesque, curieuses des âmes que Georges détaille et qu'elles croient qu'il résume. (*Descendant.*) Pauvres

êtres !... *(regardant la petite horloge de la cheminée.)* Viendra-t-elle ? *(rêveuse.)* Comme elle s'est troublée lorsque je lui ai parlé ! Quelle angoisse, j'ai lu dans ses regards... oh ! je saurai !... je veux être fixée définitivement. *(Regardant droit devant elle.)* Oh ! cet homme ! On l'aime avec toute la force de la haine ! et si on le haïssait, ce serait avec tout l'emportement de l'amour. *(On a sonné.)*

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

C'est une dame, qui...

RÉGINE.

Faites entrer *(le domestique sort)* ...enfin !
(Lucienne paraît et relève sa voilette.)

LUCIENNE, *au fond, comme craintive.*

Madame.

RÉGINE, *plutôt affable.*

Bonjour, chère Madame... *(lui indiquant le canapé.)* je vous en prie ?...

LUCIENNE, *sans s'asseoir.*

L'autre soir, vous avez manifesté le désir d'avoir avec moi un entretien qui ne serait connu que de nous deux. L'honneur et le bonheur de ceux qui vous touchent, avez vous dit, sont en jeu, venez... je suis venue.

RÉGINE.

Et je vous en remercie *(à part)*, comme elle tremble.

LUCIENNE.

Je ne vous surprendrai pas en vous disant que je suis avide... et inquiète à la fois de savoir ce qui peut...

RÉGINE, *la regardant en souriant.*

Ah ! vous vous en doutez un peu.

LUCIENNE.

Non, je ne vois...

RÉGINE, *la faisant asseoir.*

Ecoutez, j'irai droit au fait, mais auparavant laissez moi vous demander toute votre confiance (*en s'essayant*) et votre sincérité. Quelle qu'ait pu être mon attitude vis-à-vis de vous jusqu'ici — et ses raisons — ne voyez en moi qu'une alliée dans les situations où nous nous trouvons. Ecoutons-nous avec bienveillance et parlons-nous avec franchise!

LUCIENNE, *inquiète.*

De quoi... de qui s'agit-il?

RÉGINE.

De Georges.

LUCIENNE, *tressaillant.*

De...?

RÉGINE.

Je sais que d'autres liens que ceux d'une amitié de famille vous unissaient jadis à mon mari.

LUCIENNE.

Vous savez...

RÉGINE.

Lorsqu'il a quitté Lyon, vous vous aimiez; il vint à Paris pour la conquête de gloires difficiles, parmi les pièges tendus à son inexpérience et à sa solitude. Trois ans, vous attendîtes fortifiant votre amour de ses rares nouvelles et de ses apparitions là bas, plus rares encore. Ici, Georges s'exaspérait des résistances du sort. Puis, un jour... nous nous rencontrâmes.. il était inconnu encore, moi... lancée déjà. Nous nous aimâmes; c'était le premier, c'était le grand amour de ma vie. Je le voulus glorieux. Vous l'aimiez toujours.

LUCIENNE, *à part.*

Où veut-elle en venir, grand Dieu!

RÉGINE.

Après ses succès... notre mariage, vous avez dû me haïr dès cet instant.

LUCIENNE.

Non... puisqu'il vous aimait.

RÉGINE.

Trois ans seulement après lui, vous vous êtes mariée à votre tour, cédant aux instances de votre famille qu'une alliance avec le brillant député Chardin-Ricourt flattait. La résignation était entrée en vous, la résignation... mais... non l'oubli! Vous n'avez pas oublié Georges... vous l'aimiez toujours... *(grave)* vous l'aimez encore. *(Mouvement de Lucienne.)* C'est inutile; je sais tout cela, jusqu'à votre rencontre chez la comtesse de Falsbourg. J'ai vu votre trouble, j'ai entendu tout ce qu'il vous a dit.

LUCIENNE.

Vous savez... tout?

RÉGINE, *s'inclinant vers elle.*

Et vous vous êtes laissée ressaisir par la caresse de sa voix qui sait si bien dire les évocations du passé, les tempêtes de l'âme, les égarements du cœur! tous les mensonges d'amour enfin, avec les mots qu'il faut! vous vous êtes laissée reprendre à la comédie qu'il a jouée! vous avez cru à ses détresses, à ses protestations comme à ses nouveaux serments.

(Amère.) Et alors, n'est-ce pas, ce fut pour vous, convaincue, persuadée, une joie secrète et immense de vous savoir toujours aimée, de vous dire que malgré tout mon amour pour lui, le sien pour vous réapparaissait plus puissant, plus radieux! N'est-ce pas que votre joie était profonde! Et l'enchantement était tel, et cet amour vous revenait tellement éblouissant, que vous n'avez pas vu, que vous n'avez pas compris qu'il mentait, qu'il mentait!

LUCIENNE, *dans une angoisse désespérée.*

Non? Non?...

RÉGINE.

Il ne vous aime plus! pas plus qu'il ne m'aime et qu'il ne m'a peut être jamais aimée...

LUCIENNE, *dans une terreur affolée.*

Non!...

RÉGINE.

Le soir même de vos aveux, lorsqu'il venait de vous reconquérir, il me déclara cyniquement la comédie qu'il venait de jouer auprès de vous dans le salon désert. Il me dévoila toute la trame obscure où il vous allait enserrer, tout l'échafaudage d'intrigues que son ambition élevait sur votre amour pour lui!

LUCIENNE, *éperdue.*

Comment...

RÉGINE.

Monsieur Chardin-Ricourt dispose d'influences dont Georges veut user. Votre mari, que des soucis supérieurs occupent, ne devinera jamais ses mobiles, l'amitié commence entre-eux, née un peu de celle qui unissait vos deux familles! et, quand M. Saint-Plaix jugera l'heure venue, il se démasquera, oh! discrètement, vous fera intervenir vous soufflant votre rôle et certain de voir M. Chardin-Ricourt l'aider en faisant par amour pour vous ce qu'il n'aurait peut-être pas fait par amitié pour lui.

Georges sait sa force et notre faiblesse, vous vous soumettrez .. il triomphera.

LUCIENNE, *sanglotant, le front sur le bras du canapé.*

C'est impossible... c'est affreux.

RÉGINE.

Et voilà où aboutit toute cette passion dont la pensée

vous grisait et pour laquelle vous auriez subi les joies inquiètes et les feintes douloureuses de l'adultère.

LUCIENNE, *sans l'entendre.*

Oh! mon Dieu! mais c'est impossible! des choses pareilles ne se commettent pas! Reprendre un cœur endormi dans la résignation! Redire les mots sacrés dont s'enchanta son éveil! le ramener à l'amour! l'enivrer, l'éblouir avec des mots qui font oublier qu'on existe, tout cela par calcul et pour pouvoir un jour réaliser un but convoité, décidé! Oh! non!

(*Egarée*), je vous dis tout cela moi à vous, pardon! Mais si vous saviez... je suis entre vos mains, je comprends et pour vous je n'ai pas d'excuse... mais si vous saviez comme il me fascinait, comme il m'étourdissait à me faire oublier tout le reste du monde! Et il mentait!...

Et vous saviez qu'il mentait! Mais c'est impossible, vous ne le saviez pas alors; vous n'auriez pas pu, trois mois, vous taire. Souffrir, puisque vous l'aimiez d'être comme une complice du plus odieux forfait! Voyons si vous aviez su... vous n'auriez pas laissé l'irrémédiable s'accomplir.

RÉGINE, *fermant les yeux.*

L'irrémédiable...

LUCIENNE.

Vous n'auriez pas attendu jusqu'à ce jour! Si cela est vrai, dites, pourquoi me parlez-vous seulement ainsi, pourquoi plutôt maintenant qu'alors?

RÉGINE.

Ne me condamnez pas, Madame! Est-ce que je vous condamne? J'ai subi comme vous l'avez subie, la domination de cet homme. Il a plié ma volonté à tous ses caprices, l'anéantissement d'un de ses regards. Vous connaissez sa puissance; c'est lorsqu'on l'aime, une sorte d'hypnotisme que l'on subit, et l'on en sort sans force, incapable de la moindre révolte.

Et c'est ainsi par amour pour lui que j'ai accepté la plus honteuse soumission de mon amour propre et cette complicité dans le crime moral qu'il perpétrait. Et puis je ne sais... je croyais... il m'avait juré que vous ne seriez pas...

LUCIENNE, *abattue.*

Hélas ! Enfin, maintenant, je suis entre vos mains. Moi je ne résiste pas à cette fatalité qui m'écrase. Vous pouvez décider de mon honneur... de ma vie.

RÉGINE.

Votre honneur, votre vie! A quoi bon briser tout cela! Des ruines, des ruines partout et rien ne serait sauvé.

LUCIENNE.

Mais je ne vois pas moi!... je ne sais plus!...

RÉGINE.

Vous ne comprenez donc pas que si je viens de vous dire tout ce que je vous ai dit, c'est que la vie ainsi n'était plus possible pour moi? Je veux ressaisir cet homme! Mon abnégation grandissait mon amour à ses yeux, elle l'avilit aux miens, maintenant.

La solitude dans laquelle ma maladie m'a tenue m'aura été profitable. Eloignée quelque temps de la vie, j'ai échappé à son vertige, la réflexion m'est venue et ma dignité s'est révoltée.

Je viens de triompher de moi-même. Eh bien! je veux, dût-il m'en couter d'autres peines, arracher Georges à cette vie équivoque et, par tous les moyens, à son tour le sauver de lui-même.

Je vous aurai, en passant, délivrée de ses machinations et rendue — heureusement désanchantée — à la paix de votre vie et de votre conscience qu'il allait dévaster.

LUCIENNE, *se levant.*

Hélas, comment y parviendrez-vous?

RÉGINE.

Vous verrez...

LUCIENNE, *avec un soupir.*

Oui... c'est un projet...

RÉGINE

Dont mes forces nouvelles me garantissent la réalisation.

LUCIENNE.

Puissiez-vous réussir !

RÉGINE

Vous n'en souffrirai pas ?

LUCIENNE.

Oh ! maintenant, c'est bien fini, vous comprenez ! je ne puis douter de ce que vous m'avez dit ! C'est un rêve de jeunesse qui se termine en affreux cauchemar, je veux tous deux les oublier.

Mais j'ai peur, j'ai peur de le revoir encore, lui ! peur de l'entendre mentir à nouveau, mentir mieux que l'on ne dit vrai...

Tenez, ce soir, il doit venir chez nous... que ferais-je ?...

RÉGINE, *l'interrompant.*

Vous ne le verrez pas ce soir.

LUCIENNE.

Mais... il reviendra.

RÉGINE, *reconduisant Lucienne.*

Ni ce soir, ni demain. Nous allons quitter Paris quelque temps. Soyez tranquille, Madame ; je ne sais si je réussirai à faire mon bonheur, mais je ferai toujours le vôtre, allez... Je vous dois cela, car il y avait un peu de ma faute, dans votre faute.

LUCIENNE.

Adieu, Madame ! pour vous j'aurai souffert, mais par vous je serai sauvée, merci. Puissiez-vous triompher (*Elle sort.*)

RÉGINE, *à la porte.*

Adieu... (*Lorsque la porte de l'antichambre s'est refermée, Régine redescend lentement.*)

Pauvre femme! (*soupirant*) oh! oui, coûte que coûte, il cédera. Oui, tenter de réveiller en lui l'homme d'autrefois, l'amant de jadis. En aurai-je la force? Eh! bien oui, puisque c'est en somme tout le reste de ma vie que je veux sauver.

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Madame.

RÉGINE.

Qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE.

Un jeune homme qui désire voir Monsieur. Voici sa carte. J'allais lui répondre que Monsieur était absent, lorsque j'ai entendu l'automobile rentrer.

RÉGINE.

Déjà? Ce n'est guère possible. (*Regardant la carte.*) Roger Griselette? Vous avez introduit ce Monsieur?

LE DOMESTIQUE.

Dans la seconde antichambre.

RÉGINE.

C'est bien, un instant. (*Le domestique remonte; elle se dirige vers la gauche.*)

SAINT-PLAIX, *entrant, au domestique.*

Ah!... (*se débarassant.*) Tenez. (*A Régine.*) La petite Monjardin est malade, elle tient tout le troisième acte, pas moyen de répéter.

RÉGINE, *redescendant un peu.*

Ah!

SAINT-PLAIX.

Encore une journée de perdue!

RÉGINE.

Un jeune homme est là qui vous demande, mon ami. Voici sa carte.

SAINT-PLAIX.

Roger Griselette, rédacteur à la « France Littéraire ». Qu'est-ce que c'est que cela ? Comment est-il ce Monsieur ?

LE DOMESTIQUE.

Euh !... grand, maigre, pâle, les cheveux longs.

SAINT-PLAIX.

Oui... l'uniforme. (*Haussant les épaules.*) Enfin, faites entrer. Ah ! m'a-t-il vu arriver ?

LE DOMESTIQUE.

Non, Monsieur.

SAINT-PLAIX.

C'est bien. Introduisez-le ici et venez me chercher dans mon cabinet de travail. (*Le domestique sort.*)

RÉGINE, *remontée à droite.*

Dites-moi, mon ami, vous sortez ce soir ?

SAINT-PLAIX, *tout à gauche.*

Mais, peut-être. (*Soudain*) Ah ! oui... j'ai a faire. après dîner. (*Il sort fond gauche.*)

RÉGINE.

Je lui parlerai avant. (*Elle sort premier plan gauche.*)

SCÈNE V

ROGER GRISELETTE, LE DOMESTIQUE, *un instant*, PUIS SAINT-PLAIX.

LE DOMESTIQUE.

Entrez, Monsieur. *(Griselette entre.)*

Je n'ai pas pu vous introduire immédiatement, Monsieur travaille. (*Il sort.)*

GRISELETTE, *seul.*

(Il regarde un instant la porte, écoute, puis :)

Il travaille! comment va-t-il me recevoir. Il paraît qu'il est d'une sévérité impitoyable, surtout pour les jeunes.

(Il jette un coup d'œil vers le miroir, rajuste sa cravate, lisse ses cheveux, prend une attitude pensive.)

C'est bizarre, hier, mes vers me paraissaient splendides et maintenant qu'il va les juger je les trouve inférieurs. Des amis m'ont dit que j'avais l'énergie de Victor Hugo! mais ma cousine trouve que c'est du Musset tout pur! *(ouvrant le manuscrit qu'il porte)* oui... oui... j'ai de beaux vers!...

Ta chevelure
Me semble, tant son or paraît immatériel,
Le nimbe de rayons qu'ont les vierges du ciel!

(Satisfait.) Je suis certain qu'il aimera cela!... et ceux-ci:

Qu'il est doux de pleurer par les soirs de printemps.
Lorsque l'on est poète et que l'on a vingt ans.

J'aime mieux ceci. Il y a quelqu'un qui m'a dit que je pleurnichais tout le temps, dans mes vers (*avec une suffisance puérile*). Celui-là ne connaît pas la vie comme je la connais.

(Voyant la porte du fond s'ouvrir, il reprend sa pose réfléchie.)

SAINT-PLAIX, *entrant.*

Bonjour mon jeune confrère! *(Saint-Plaix apparaît le visage souriant, le gilet à demi déboutonné. Il a passé un vieux veston de velour noir, s'est dérangé la coiffure et a absolument la tenue négligée de quelqu'un surpris en plein travail; il tient dans la main gauche une grosse pipe d'écume et tend la droite au jeune homme un peu décontenancé.)*

GRISELETTE, *timide.*

Maître.

SAINT-PLAIX.

Asseyez-vous donc! (*Il s'enfouit dans un fauteuil à*

droite, dos au public.) Et qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite?

GRISELETTE, *assis sur le bord du canapé, embarrassé par son chapeau et son manuscrit.*

Voici, Maître! Comme ma carte vous l'a dit, je collabore à la « France Littéraire. »

SAINT-PLAIX, *dans une bouffée.*

Oui...

GRISELETTE, *largement.*

Je suis poète!

SAINT-PLAIX.

Oui.

GRISELETTE, *naïf.*

Mon père était dans les cuirs, mais moi j'ai pris en horreur la plate mesquinerie du commerce.

SAINT-PLAIX.

Hum! Hum!

GRISELETTE.

Il y a quelque temps, je me suis mis à écrire avec passion! Je sentais mon âme s'élever! Je commençais à comprendre la vie.

SAINT-PLAIX, *impatienté.*

Oui, oui...

GRISELETTE.

J'étais saisi d'angoisses et de tristesses aux couchers de soleil; je pleurais de joie comme d'enthousiasme; j'étais poète, enfin!

SAINT-PLAIX, *impatienté.*

Oui, oui.

GRISELETTE.

J'ai passé alors des vers par-ci par-là

SAINT-PLAIX.

Et vous avez écrit un drame en vers d'au moins cinq actes?

GRISELETTE, *étonné.*

Oui, comment...

SAINT-PLAIX, *souriant,*

L'habitude (*regardant le manuscrit*) et c'est cela?

GRISELETTE.

Non, Maître. J'ai ici quelques poèmes que je me permets de venir soumettre à votre appréciation avant de les livrer au public.

SAINT-PLAIX, *à part.*

Ça y est : le coup de la préface. (*Haut*) vous savez, mon jeune ami, que je suis très franc.

GRISELETTE.

C'est surtout pour cela, Maître, que je suis venu. Je voudrais que vous me disiez si je suis à même, si je mérite...

SAINT-PLAIX, *vivement.*

Ecoutez-moi ; certains auteurs, dans le but de se faire comme un état-major de jeunes disciples, encensent et encouragent à tort et à travers! Ils font ainsi le malheur d'une foule de jeunes gens en les poussant dans une voie où rien ne les appelait! C'est un crime! (*Plus fort*) c'est un crime!

Je vous donnerai donc mon appréciation brutalement. Si je ne vois pas en vous l'étoffe réelle d'un bon poète, bien sincère et bien personnel et les promesses évidentes d'un grand talent, je vous dirai : « Mon ami, faites-vous marchand de vins, marchand de cuir ou tout ce que vous voudrez, mais ne faites plus de vers, malheureux, n'écrivez plus jamais un mot de poésie! »

Vous ferez ce qu'il vous plaira de mon appréciation; vous en rirez, en m'accusant des pires inaptitudes et de

parti-pris, mais j'aurai satisfait ma conscience et vous finirez par reconnaître un jour que j'avais raison!

Car je vous dis à vous ce que je voudrais crier à tous ceux que tentent les carrières artistiques, les plus encombrées, les plus ingrates : si vous avez du génie, entrez dans la lutte, vous ne triompherez peut-être pas mais des joies pures vous seront réservées; si non, allez vous en! Vendez de la chandelle ou de la pâte de guimauve, vous vous épargnerez au moins toutes les tortures d'une vie ratée!!.

GRISELETTE, *absolument tué.*

La littérature est pourtant une carrière où...

SAINT-PLAIX, *debout violemment.*

Ne la considérez jamais surtout comme un métier, si vous voulez être un artiste pur, vraiment épris d'idéal et de beauté!

(*Admirablement comédien.*) La poésie est le plus sublime des arts, mais le plus vil des métiers! Ne prostituez jamais votre plume dans des gazettes à la ligne. Soyez l'artiste idéaliste et non l'artisan mercantile: cela seul console des avanies, des luttes et des souffrances de cette carrière où jamais on ne peut se dire : j'ai fini! où les difficultés et les inquiétudes renaissent à chaque œuvre nouvelle et ne finissent qu'avec la mort!!

Une longue suite de batailles pour quelques victoires, parmi la haine baveuse d'une foule d'individus, voilà l'avenir qui vous est ouvert si vous avez du génie; jugez de celui qui vous attend, si vous n'en avez pas!

GRISELETTE, *se levant.*

Je... je... suis prêt à tout... si... si vous me jugez digne d'entrer dans la lutte.

SAINT-PLAIX, *le reconduisant un peu.*

Je vous dirai cela dans une quinzaine de jours.

GRISELETTE.

Vous ne désirez pas que je vous lise...

SAINT-PLAIX, *vivement.*

Non... non ! j'examinerai vos vers à tête reposée, laissez-moi votre manuscrit.

GRISELETTE, *lui remettant un manuscrit.*

Je vous remercie, maître, de votre bienveillanee.

SAINT-PLAIX.

Au plaisir de vous revoir, mon jeune ami. Excusez-moi, mais je suis accablé de besogne (*lui tendant la main*). Dans quinze jours, n'est-ce pas?

GRISELETTE.

Adieu, Maître ! (*Il* sort).

SCENE VI

SAINT-PLAIX, LE DOMESTIQUE, *un instant.*

SAINT-PLAIX *laisse retomber la tenture, pousse un soupir de soulagement, redescend en scène, hausse les épaules avec un pelit rire intérieur et jette un coup d'œil rapide à quelques pages du manuscrit. Il sourit, vient au bureau et prend un feuillet blanc sur lequel il écrit au crayon :*

Ce n'est pas mal. Il y a des promesses. Dégagez votre personnalité. Ecrivez moins, pensez plus! Travaillez, enfin, travaillez! Revenez me voir... dans quelques mois. (*Il sonne, puis épingle cette note sur le premier feuillet du manuscrit. Le domestique paraît.*) Vous avez bien vu le jeune homme qui vient de sortir?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

SAINT-PLAIX.

Il reviendra dans quinze jours; vous le reconnaitrez?

LE DOMESTIQUE.

Certainement.

SAINT-PLAIX.

Eh bien, lorsqu'il viendra, vous répondrez que je n'y suis pas. Vous viendrez chercher ce manuscrit dans ce tiroir et vous lui remettrez. (*Il ferme le tiroir.*) Compris.

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur (*il sort*).

SCÈNE VII

SAINT-PLAIX ET FORGÈRE

SAINT-PLAIX, *seul, traverse toute la scène, pousse la porte de gauche et appelle :*

Forgère ! (*il s'assied au canapé*).

FORGÈRE, *au dehors.*

Maître !

SAINT-PLAIX.

Apporte donc la serviette noire, deuxième tiroir... à droite. (*Ouvrant le manuscrit*). J'ai mis là dedans une série de moralités... très peu morales, qui nous viendront fort à point.

FORGÈRE, *entrant*

Voici la serviette.

SAINT-PLAIX.

Parfait ! Tu vas lire et relire dès demain ce manuscrit (*il lui donne un manuscrit qu'il a pris sur le bureau*) tu me trouveras ou m'arrangeras une vingtaine de passages où nous puissions glisser quelques-uns des axiomes et des trouvailles que j'ai notés, au hasard, sur tous ces bouts de papier ! Ensuite je les reverrai ; nous accomoderons le tout à une sauce quelconque et... et nous aurons fait une comédie en quatre actes ! Sois discret et soigne moi cela Il est quatre heures, tu peux t'en aller.

FORGÈRE.

Merci, Maître. — Ah ! je crois avoir trouvé pour vous une idée. Me permettez-vous.

SAINT-PLAIX.

Dis...

FORGÈRE.

En songeant ce matin au marquis d'Hautebranche, je me suis aperçu qu'en antidatant certains faits, il y avait une comédie superbe à tirer du roman.

SAINT-PLAIX.

C'est possible ! C'est une idée à murir; penses-y de temps en temps... échafaude moi un scénario bien détaillé et si je puis en faire quelque chose, tu n'auras pas perdu ton temps, je te le promets ! (*Régine entre de gauche*) A demain Forgère ! (*il se lève sans voir Régine*).

FORGÈRE

A demain, Maître, (*voyant Régine*). Bonsoir Madame. (*il sort*).

SCÈNE VIII

SAINT-PLAIX ET RÉGINE.

RÉGINE, *ironique*.

Et vous ne craignez pas que votre jeune chef de cuisine ne colporte un jour vos petites recettes littéraires...

SAINT-PLAIX, *souriant*.

Croyez-vous, ma chère Régine, que je sois seul à travailler ainsi ? Et puis, je ne crains rien, ce jeune homme est à moi. Il a du talent, mais il est très pauvre. C'est un brave garçon, il nourrit sa vieille mère et une sœur infirme ! Que ferait-il à Paris avec son seul talent ! Je le paie largement et il sait qu'un jour je l'aiderai à commencer

la montée qu'il ambitionne ! plus tard, quand je n'aurai plus besoin de lui. Aussi dépense-t-il largement pour moi le meilleur de ses facultés.

RÉGINE.

Il vous fait en somme la moitié de votre travail.

SAINT-PLAIX.

Plus ! Mais, ma chère amie, si nous devions faire toutes nos pièces nous-mêmes, nous n'en donnerions pas une par an ! C'est bon lorsque l'on est académicien, lorsque je le serai ! On donne alors une bonne grande machine tous les trois ou quatre ans... et voilà ! Mais, je ne le suis pas encore ! Alors je produis et je fais produire ! Songez, la pièce à laquelle nous sommes occupés, le Marquis d'Hautebranche et la collaboration que je prépare, voilà une magnifique saison assurée !

RÉGINE, (*rêveuse, à droite, se décidant soudain*)

Mon ami, je me sens très bien, ce soir, nous sortirons ensemble, voulez-vous ?

SAINT-PLAIX, *remontant.*

Ah ! c'est impossible.

RÉGINE.

Mais, non.

SAINT-PLAIX.

Ce serait peut-être une imprudence de votre part... le temps est affreux.

RÉGINE.

Je me sens très bien, je vous assure.

SAINT-PLAIX, *nerveux*

Et puis, je crois vous avoir dit que j'avais a faire.

RÉGINE.

Vous remettrez à demain.

SAINT-PLAIX.

Impossible...

RÉGINE, *nettement*

Ecoutez, mon ami. Je vais m'habiller, nous dînerons dehors, et ensuite...

SAINT-PLAIX, *brusque*

Impossible, vous dis-je. Je dois voir, ce soir... à huit heures...

RÉGINE.

Madame Chardin-Ricourt !

SAINT-PLAIX.

Vous dites ?

RÉGINE.

Madame Chardin-Ricourt. Entre elle et moi, vous n'hésitez pas !

SAINT-PLAIX, *vers le fond*

Ah ! ça... vous êtes folle !

RÉGINE, *plus bas*

Je l'étais... aveuglément !

SAINT-PLAIX.

Enfin... que signifie...

RÉGINE.

Je vous répête : je tiens à ce que nous restions ensemble, ce soir et qu'en outre, dès demain, nous nous occupions de trouver quelque part, dans le Midi, une gentille villa où nous irons passer cinq ou six mois, après votre prochaine première.

SAINT-PLAIX, *la regardant.*

Non, mais ! vous me stupéfiez !

RÉGINE, *sèche.*

Je tiens, enfin, à ce que vous ne revoyez plus Madame Chardin-Ricourt, votre maîtresse ! !

SAINT-PLAIX, *calme, ironique.*

Je crois en effet, ma chère amie, qu'un long séjour, dans quelque coin paisible serait on ne peut plus favorable à votre état... mental !

RÉGINE, *contenue.*

Ne raillez pas !

SAINT-PLAIX.

Vous irez où vous voudrez, quand il vous plaira ! Moi, tout me retient à Paris, j'y reste.

RÉGINE, *fermant les yeux.*

Nous partirons ensemble... je le veux... je le veux... car c'en est assez !

SAINT-PLAIX, *qui remontait, s'arrête.*

Vous dites !

RÉGINE, *se contenant difficilement.*

Je dis que c'en est assez d'avilissements et de trahisons ! que je ne veux plus de la vie équivoque que nous menons pour la satisfaction de vos appétits ; que je ne puis plus supporter ce rôle de complice dans la comédie infâme que vous jouez auprès de madame Chardin-Ricourt ; qu'enfin je ne puis plus vous voir, vous savoir l'amant de cette femme et me taire !

SAINT-PLAIX.

Je vous ai dit qu'elle ne serait pas...

RÉGINE.

Vous m'avez menti ! et il fallait que je fusse folle, folle et aveugle comme je l'étais, pour vous croire ! je ne sais dans quelle aberration j'étais plongée pour accepter une telle ignominie !

SAINT-PLAIX.

Et quand elle serait ma maîtresse ! Vous savez que je ne l'aime pas et pourquoi...

RÉGINE, *marchant.*

Oh! tout cela m'est égal, ce que je sais c'est qu'enfin je m'éveille et me ressaisis! La créature d'abnégation de soumission que vous croyiez trouver toujours en moi n'existe plus! La comédienne, celle qui vous a fait ce que vous êtes, a disparu (*geste impatient de Saint-Plaix*). Je n'écoute plus qu'une voix, maintenant, une voix que j'ai trop longtemps fait taire, celle de l'amour, mais de l'amour instinctif et farouche qui dirige et commande! de l'amour exclusif qui n'admet surtout pas — pour quelles raisons et dans quel but que ce soit — le partage odieux que vous m'imposez! Voilà l'amour pour lequel et par lequel je vis!

SAINT-PLAIX.

Et auquel je devrais me soumettre! je sors... bonsoir!

RÉGINE, *remonte vers la porte.*

Prenez garde! Lorsque l'on a été aussi loin dans l'amour que j'y suis allée, on est bien près de la haine.

SAINT-PLAIX, *railleur.*

Quoi... des menaces?

RÉGINE, *à la porte.*

Un avertissement! Si mon amour se brisait contre votre volonté, il ferait d'autre ruines dans sa chute!

SAINT-PLAIX, *exaspéré.*

Non, mais savez-vous que ce que vous voulez, c'est de la démence! Je m'en irais abandonnant la proie autour de laquelle je tourne depuis des mois et dont je vais pouvoir enfin disposer! Interrompant cette marche admirable à la célébrité et à la consécration académique que je veux! Vous n'y pensez pas! Lorsque je tiens celui qui anéantira les résistances que notre union m'a values dans les milieux officiels... (*Descend.*)

RÉGINE, *descend à lui.*

Quoi... vous osez!

SAINT-PLAIX, *s'emportant.*

Eh oui... votre passé a déjà nui suffisamment à mon avenir, je pense !

RÉGINE, *sourdement.*

Misérable !

SAINT-PLAIX.

Et maintenant je lacherais ce ministre pour vos stupides fantaisies de femme jalouse, allons-donc !

RÉGINE, *éclatant.*

Mais, insensé, vous oubliez que vous ne tenez plus cette femme, mais que c'est elle qui vous tient !

SAINT-PLAIX.

Vous !... Ha ! Ha !!...

RÉGINE, *haletante.*

Oui, moi ! Voulez-vous savoir ce que j'ai fait ? Dites... j'ai dévoilé à Madame Chardin-Ricourt les mobiles de votre amour pour elle, brisant ainsi celui qu'elle pouvait avoir pour vous ! j'ai délivré cette malheureuse de votre domination ! je lui ai tout dit ! je lui ai tout dit !

SAINT-PLAIX, *devant elle.*

Ce n'est pas vrai !

RÉGINE.

Elle n'a plus pour vous que du mépris !

SAINT-PLAIX, *tâchant de se ressaisir.*

Vous en êtes bien peu sûre, puisque vous ne voulez pas que je la revoie !

Vous savez que tout son mépris ne tiendra pas longtemps lorsque je lui parlerai comme il convient et comme je sais !

REGINE, *hors d'elle-même.*

Vous vous obstinez !

SAINT-PLAIX, *la dominant, terrible.*

Tiens donc ! !

REGINE.

Eh bien, alors ce sera moi, entendez-vous, moi qui par tous les moyens vous arrêterai dans votre œuvre néfaste; dans cette escalade et ce viol de la gloire que vous projetez ! Voyons, m'entendez-vous, moi qui dirai à tous, à tous et partout les expédients misérables de votre arrivisme. A tous ! A tous et partout !

SAINT-PLAIX, *riant mal.*

Ha ! Ha ! Vous ! Ha ! Ha !

REGINE, *que ce rire rend folle.*

Moi, qui sans pitié maintenant pour vous et pour les autres puisque je ne vous suis plus rien, irai tout dire à Chardin-Ricourt; vos amours adultères et intéressées qui seront demain la fable de tout Paris. Ah ! tenez, je vous hais autant que je vous ai aimé (*les yeux dans les yeux*). Voyons, sentez-vous votre échafaudage qui s'écroule ! Je dirai tout à Chardin-Ricourt et Chardin-Ricourt vous tuera !

SAINT-PLAIX, *éclatant, lui saisit les poignets.*

Vous ne ferez jamais cela !

REGINE, *haîneuse.*

Ce n'est pas un enfant ni un vieillard comme les deux autres, cet homme ! Ah ! cela vous fait peur.

SAINT-PLAIX.

Vous ne direz rien !

REGINE.

Vous me faites mal ! Si, tout !... Je dirai tout ! Vous m'avez avilie... vous me brisez... mais je vous écrase !

SAINT-PLAIX.

Vous vous tairez.

RÉGINE.

Jamais !

SAINT-PLAIX.

Vous ne connaissez pas encore l'homme que vous avez fait de moi !

RÉGINE.

Je sais la femme que je suis devenue, pour vous ! je parlerai.

SAINT-PLAIX, *très violent.*

Prenez garde ! j'ai dit que si je rencontrais un jour sur ma route quelque infranchissable obstacle, je le briserais !

RÉGINE, *tournant.*

Oh !... vous...

SAINT-PLAIX, *la pliant sur le canapé.*

Je le briserais !

RÉGINE, *dans un râle brusque.*

Ah !

Il la lache. Elle porte vivement les deux mains au sein gauche et glisse inerte sur le canapé.)

SAINT-PLAIX, *a reculé d'un pas, il la regarde terrifié; un silence, puis d'une voix sourde :* Régine... Régine... (*il recule encore, puis se ressaisit et sonne fébrilement.*) Louise, vite le docteur, (*Il revient au milieu.*) (*Il tourne un bouton électrique.*) C'est bizarre, de la voir inanimée, cela me fait un froid. (*Le domestique entre; Saint-Plaix a pris le poignet de Régine; il se redresse, tressaille longuement, en fixant le sol d'un regard terrifié.*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE DOCTEUR ET LA CAMÉRISTE

LE DOCTEUR, *accourant.*

Eh bien cher Monsieur, que se passe-t-il ?

LE DOCTEUR, *accourant,*

Eh bien, cher Monsieur, que se passe-t-il?

SAINT-PLAIX, *vivement.*

Voyez, Docteur... je ne sais... nous étions là à causer... théâtre... littérature, quand, soudain, elle s'est affaissée avec un râle brusque. (*Le docteur s'est incliné sur le corps de Régine*) Oh! dites-moi... (*un silence anxieux*) dites... est-ce... je le veux!

LE DOCTEUR, *s'écartant.*

Si vous voulez l'embrasser encore une fois, vivante!...

SAINT-PLAIX, *comme hypnotisé, d'un geste brusque, fait reculer tout le monde, s'approche et prenant le visage de Régine entre ses mains murmure, très bas, très bas :*

Adieu, ma pauvre amie!... pourquoi donc t'es-tu mise en travers de ma route!! ..

(Il la baise au front, lentement).

RIDEAU

FIN DU TROISIÈME ACTE

SAINT-PLAIX
HOMME DE LETTRES

ACTE QUATRIÈME

La scène représente un petit salon chez Chardin-Ricourt, au Vésinet, environ de Paris. Fond de vitrages à travers lesquels on distingue le parc : dans ce fond porte vers la droite.

Portes aux seconds plans de gauche et de droite.

Aux premiers plans, à gauche, secrétaire, à droite, guéridon. Une petite table carrée, en avant à gauche.

Sièges divers de salon de campagne.

Au lever du rideau, Saint-Plaix, vêtu de noir. Lucienne, Chardin-Ricourt et Berthe sont assis autour de la table. Le café fume dans les petites tasses, c'est l'après-midi. Du soleil dehors, dorant la perspective des chemins soigneusement sablés.

SCÈNE I

SAINT-PLAIX, LUCIENNE, CHARDIN-RICOURT ET BERTHE.

SAINT-PLAIX, *à gauche.*

Oui, mon cher Chardin, le Vésinet me plaît chaque jour davantage et si je trouve ici la moindre propriété qui me convient, je l'achète!

CHARDIN, *en face de Saint-Plaix.*

Ah! l'endroit est très agréable... à deux pas de Paris; et nous avons ici plus d'un ami.

BERTHE.

Oui... nous y revenons chaque année avec plus de plaisir.

SAINT-PLAIX, *à Berthe.*

Vous préférez la campagne à la mer, Mademoiselle?

BERTHE.

Et de beaucoup! Il me semble que je ne suis plus en France parmi cette foule cosmopolite qui envahit nos plages.

SAINT-PLAIX.

C'est en effet ce que j'éprouve aussi.

CHARDIN-RICOURT, *à Saint-Plaix.*

Donc, vous n'avez encore rien remarqué qui vous plaise parmi les villas à vendre!

SAINT-PLAIX.

Non, rien encore...

CHARDIN-RICOURT.

Il y en a cependant deux qui sont charmantes, à quelques pas d'ici, avenue de la Princesse.

LUCIENNE, *sans regarder Saint-Plaix.*

Vous préférez peut-être... plus loin, dans la campagne?

SAINT-PLAIX.

Non chère Madame, au contraire. Je choisirais plutôt de ce côté.

LUCIENNE, *indifférente.*

Ah!

SAINT-PLAIX, *à Chardin-Ricourt.*

Vous disiez : avenue de la Princesse?

CHARDIN-RICOURT.

Oui, deux habitations très élégantes avec jardins splendides ; nous irons les visiter tantôt si vous voulez.

SAINT-PLAIX.

Volontiers.

LUCIENNE, *à son mari.*

Vous n'avez donc aucune séance aujourd'hui ?

CHARDIN-RICOURT.

Aucune, ma chère amie ? Rien ne m'appelle à Paris ni ailleurs.

BERTHE, *à Saint-Plaix.*

Vous disiez, tout à l'heure, que M. Forgère devait venir ?

SAINT-PLAIX.

Oui, il vient m'apporter des épreuves que j'ai tenu à revoir moi-même.

CHARDIN-RICOURT.

A quelle heure arrive-t-il votre jeune secrétaire ?

SAINT-PLAIX.

Vers trois heures.

LUCIENNE, *se levant.*

Vous permettez... quelques ordres à donner. *(Elle sort à gauche.)*

CHARDIN-RICOURT, *après avoir fait un signe affectueux à sa femme.*

Trois heures ?

SAINT-PLAIX.

Oui et nous aurons peut-être une demi-heure de travail.

CHARDIN-RICOURT.

Eh ! bien, nous sortirons lorsque vous aurer terminé. Pendant que vous travaillerez, nous irons serrer la main à Fremeaux qui demeure à deux pas d'ici.

SAINT-PLAIX.

Il est votre voisin ?

CHARDIN-RICOURT, *à Saint-Plaix.*

Parfaitement, c'est un très brave garçon. Ses articles, ainsi que les votres d'ailleurs, sur ma politique, sont toujours tout-à-fait bien. (*Un domestique entrant à droite.*)

LE DOMESTIQUE.

Le Secrétaire de M. le Ministre arrive à l'instant de Paris.

CHARDIN-RICOURT, *étonné.*

Hein?

LE DOMESTIQUE.

Il dit n'en avoir que pour quelques minutes.

CHARDIN-RICOURT.

Bien, vous l'avez introduit ?

LE DOMESTIQUE.

Dans le grand bureau.

CHARDIN-RICOURT.

C'est bien, j'y vais. (*Le domestique sort.*) Je les connais ces minutes, ce sont des quarts d'heure au moins. Enfin ! (*se levant*) Je vais y aller et l'expédier le plus rapidement possible.

Ah! mon ami, quel chien de métier que celui de ministre. (*Il sort à droite.*)

SCÈNE II

SAINT-PLAIX ET BERTHE.

(*Berthe est rêveuse et considère les fleurs du tapis. Saint-Plaix prend doucement entre les siennes la main de Berthe, par dessus la table.*)

SAINT-PLAIX, *très doux.*

Comme vous voilà rêveuse, soudain.

BERTHE, *sans relever la tête, mais sans retirer sa main.*

Vous savez c'est ce monsieur Frémeaux qui a dit à mon frère que... je serais... pour lui l'épouse rêvée!!

SAINT-PLAIX, *souriant.*

Non?

BERTHE.

Si...

SAINT-PLAIX.

Et votre frère vous a dit...

BERTHE.

Naturellement...

SAINT-PLAIX.

Ah! et vous avez répondu? (*Berthe le regarde en souriant.*) Dites?

BERTHE, *souriant doucement.*

Oh! vous vous en doutez! j'ai dit qu'il n'était pas le mari que je rêvais!

SAINT-PLAIX.

Ah!

BERTHE.

Et mon frère n'a plus insisté. Il m'a dit simplement qu'il ne m'influencerait jamais sur ce point et que j'étais en âge de disposer sagement de mon cœur... et de ma vie (*gentille*). Suis-je si vieille que cela?

SAINT-PLAIX.

Oh!... Et vous ne lui avez rien laissé deviner encore de notre...

BERTHE.

Non (*mélancolique*) j'ose si peu m'abandonner au bonheur d'y croire.

SAINT-PLAIX.

Quoi? vous doutez encore!

BERTHE.

Oui, parfois... je me demande... comment... pourquoi vous m'aimeriez.

SAINT-PLAIX.

Est-ce que l'on cherche des raisons à l'amour?

BERTHE.

Et je crains... je crains tant... le souvenir de celle... qu'il y a quelques mois...

SAINT-PLAIX.

Ah!

BERTHE.

Car vous l'avez beaucoup aimée ?

SAINT-PLAIX.

Certes et sa mort aura peut-être été la plus grande douleur de ma vie, mais précisément à ces heures de souffrances, vous avez été si douce, si consolante! lorsque je suis revenu parmi vous, vous avez eu des trésors de bienveillance et de sollicitude secrète, des mots et des regards qui étaient comme des baumes et qui m'ont si bien guéri... qu'ils m'ont fait oublier! Car, pour moi, vous étiez une fraîcheur nouvelle, une grâce inconnue, une âme tendre et fine que jusqu'ici la mienne ignorait! Toute ma vie ne fut encore qu'une longue fièvre, une lutte âpre et tumultueuse, mais vous m'êtes apparue comme une aube de paix, de repos et de tendresse. Allez, Berthe, je vous aime!...

BERTHE.

Ah! j'ai besoin de temps en temps, que vous me parliez ainsi. C'est que voyez-vous, moi je vous aime depuis longtemps en silence avant de vous connaître; je vous aime depuis que je vous ai lu!

C'était alors déjà votre âme que j'aimais, votre âme généreuse pour toutes nos faiblesses. Naturellement, je me taisais, me désespérant de l'impossibilité de notre amour! Si vous saviez ce que j'ai pleuré.

SAINT-PLAIX.

Eh ! bien, maintenant que le sort a voulu la rencontre de nos vies... laissons-les s'unir... aimons-nous... espérons.

BERTHE.

Oui, vous avez raison... voyons, je vais tout dire à mon frère. Depuis quinze ans, toute ma famille c'est lui !... Aussi, maintenant, est-ce plus un ami qu'un frère. Je me confierai à lui ; il vous aime beaucoup déjà, il vous aimera plus encore lorsqu'il saura que nous nous aimons ! J'en suis certaine.

SAINT-PLAIX, *dans sa barbe.*

Je l'espère...

BERTHE.

J'avais songé un instant à tout dire à Lucienne.

SAINT-PLAIX.

Non, ma chère Berthe, si vous voulez je lui parlerai, moi, à Madame Chardin-Ricourt. Une amitié de jadis autorisera cette confiance de ma part... et me fait espérer en tout son appui.

BERTHE, *se levant.*

Ah ! oui, c'est cela !... Vous êtes d'anciens amis ; parlez-lui.

SAINT-PLAIX, *en demi à-parté.*

Et le plus tôt sera le mieux.

BERTHE.

Ecoutez... elle va venir ici, je vous laisserai seule avec elle, voulez-vous ?

SAINT-PLAIX, *souriant.*

Mais oui.

BERTHE.

Si mon frère arrivait, je le retiendrais à mon tour... (*La porte de gauche se rouvre.*) Oh ! la voici, je sors.

(*Lucienne paraît. Berthe lui dit quelques mots à voix basse, puis sort.*)

Pendant ce temps, SAINT-PLAIX, *à part.*

Attention! elle est charmante cette petite et je crois que de la mairie à l'institut il n'y aurait pas loin.

SCÈNE III

SAINT-PLAIX ET LUCIENNE.

LUCIENNE.

Que me dit Berthe, vous voulez...

SAINT-PLAIX, *avec une nuance d'ironie.*

Vous dire quelques mots, oui, chère Madame. Mais puisque nous voici seuls, laissez-moi vous dire aussi tout le plaisir que j'ai de vous voir supporter si aimablement ma présence ici... qui vous était si odieuse, disiez-vous il y a quelques mois...

Je suis heureux de constater qu'enfin, vous vous êtes rendue à mes raisons et que vous ne m'en voulez pas trop de la fable que j'ai jadis inventée à ma pauvre Régine, pour éloigner ses soupçons!

Voyons, avouez qu'au fond vous n'avez jamais cru ce qu'elle vous raconta! Vous avez bien compris que c'était pour vous sauver que j'imaginais cette comédie d'amour que j'étais sensé jouer auprès de vous... je ne pouvais me disculper autrement! elle nous avait entendus.

LUCIENNE, *impatientée.*

Enfin !..,

SAINT-PLAIX, *très calme.*

Enfin, vous avez pris le parti vraiment raisonnable, qui était de me laisser continuer avec Monsieur Chardin-Ricourt les relations amicales que nous entretenions.

Vous m'avez interdit le moindre mot d'amour, me déclarant qu'entre nous rien n'était plus et n'avait jamais été... Vous eûtes l'oubli facile, moi je me suis soumis et cette indifférence étonnante qui vous envahissait soudain à mon tour me gagna et entre-nous, maintenant, c'est en effet comme si rien n'avait jamais été !

LUCIENNE.

Ah ! oui... et ce le sera toujours. Mais ce n'est pas pour me dire cela...

SAINT-PLAIX.

En effet... voici donc. Si j'ai comme vous — mais non sans souffrir — effacé complètement de ma vie notre malheureux amour, il m'a semblé être en droit de demander enfin à l'existence l'affection pure, forte, confiante, permise, qu'elle me refusa jusqu'ici. Guéri — par les souffrances qu'ils me valurent — de mes égarements anciens, j'ai éprouvé le besoin — longtemps nié — d'un refuge paisible pour mon cœur convalescent. Je suis on ne peut plus à l'âge des sentiments définitifs; alors, tandis que vous me retiriez pour jamais votre précieuse affection, ...je n'ai pu résister aux charmes d'un amour nouveau qui est venu s'offrir, d'une tendresse consolante qui m'est apparue et a fait lever en moi comme une aurore d'espoir inattendu.

LUCIENNE.

Et...

SAINT-PLAIX.

Et, enfin... voilà ! Berthe et moi nous nous aimons.

LUCIENNE, *tressaillant.*

Vous dites ?

SAINT-PLAIX.

Berthe et moi nous nous aimons.

LUCIENNE.

C'est...

SAINT-PLAIX.

Et nous comptons déclarer et consacrer notre amour lorsqu'un délai convenable nous séparera...

LUCIENNE, *n'y voulant pas croire.*

Berthe ! vous, vous, l'épouser. Ah, si c'est une épreuve que vous tentez.

SAINT-PLAIX, *négligemment.*

C'est parce que je prévoyais cet étonnement de votre part que j'ai voulu vous parler, le premier, de ce projet ; à d'autres, ce trouble que vous n'auriez pu réprimer, eut paru suspect autant qu'étrange.

LUCIENNE.

Non ! Vous me feriez douter de votre raison. C'est vous qui me parlez de cela, à moi !

SAINT-PLAIX.

Eh mon Dieu ! qu'est-ce que cela peut avoir maintenant d'extraordinaire ; il est entendu que nous ne nous sommes jamais aimés ! En vous parlant comme je le fais, c'est simplement à l'amie de mes premières années que je m'adresse et l'amie ne doit pas se souvenir des faiblesses de la...

LUCIENNE, *l'interrompant.*

Vous, devenir l'époux de cette enfant ; la sœur de mon mari à moi ; C'est ce projet que vous me confiez, à moi qui sais toute votre ambition et votre égoïsme général ! Après ce qui s'est passé, après les troubles que vous avez apportés dans ma vie, les égarements où vous m'avez entrainée...

SAINT-PLAIX.

Nous nous aimions alors.

LUCIENNE.

Ce n'est pas possible. Vous ne voudrez pas une chose semblable.

SAINT-PLAIX, *nettement.*

Si, je veux!

LUCIENNE, *continuant.*

Me rendre témoin, complice dirais-je, d'une union pareille; et m'obliger au crime de me taire.

SAINT-PLAIX.

J'aime Berthe.

LUCIENNE.

Et m'imposer ensuite le spectacle continuel de votre vie et du malheur certain de cette pauvre enfant!

SAINT-PLAIX.

Vraiment, ma chère, devant votre résistance, on croirait que vous m'aimez encore!

LUCIENNE.

Oh! croyez ce qu'il vous plait; vous comprenez que je ne peux pas laisser pareille chose s'accomplir, livrer cette petite à la vie de souffrances et de résignation à laquelle vous la destinez!

SAINT-PLAIX.

Mais, qu'en savez-vous? Demandez-lui si elle m'aime, si je l'aime.

LUCIENNE.

Oh! sans doute! vous aurez usé vis-à-vis d'elle de toute votre puissance tendre et fascinatrice; vous aurez eu ces attitudes de rêve, ces regards pénétrants, tous ces mots menteurs et ces phrases étourdissantes auxquels son cœur inexpérimenté se sera laissé prendre.

SAINT-PLAIX.

Vous vous trompez. Je fus sincère tout simplement.

LUCIENNE.

Allons donc! J'ai gardé trop nettement en moi le souvenir des paroles de votre malheureuse Régine! Toute

votre vie nie en vous la moindre sincérité ! Et cette union que vous projetez confirme ces mobiles qui vous ont fait faire de moi votre maîtresse.

SAINT-PLAIX.

Mais non, ma chère amie. Je vous ai aimée tout simplement par amour et non pas par ambition ! Mais pourquoi ranimer encore tous ces souvenirs, puisqu'ils vous sont pénibles.

LUCIENNE.

Parce qu'ils doivent vous convaincre que je ne puis laisser Berthe à son erreur et que je dois vous détacher d'elle, comme je me suis détachée de vous !

SAINT-PLAIX.

Vous n'y parviendrez pas!... que feriez-vous ?

LUCIENNE.

Je dois empêcher ce mariage !

SAINT-PLAIX.

Comment ?

LUCIENNE.

Que sais-je! je vous démasquerai !

SAINT-PLAIX.

A qui? à son frère, à votre mari?... Iriez-vous dire à Chardin-Ricourt nos amours coupables? Ma trahison... mais votre faute, voyons ! Voudriez-vous son déshonneur public et le malheur de toute votre vie? non, n'est-ce pas !

LUCIENNE.

C'est à Berthe que je dirai l'homme que vous êtes !

SAINT-PLAIX

Ou du moins... que vous me croyez !

LUCIENNE.

Je lui ouvrirai les yeux...

SAINT-PLAIX.

Elle les a fermés sur tout ce que je lui ai dit de mon passé... et que j'ai su justifier. Et puis c'est une jeune fille bien avertie, bien moderne! elle partage et approuve toutes mes ambitions; mes amours d'autrefois lui rendent plus précieux le mien pour elle, maintenant, et elle en est fière, autant qu'heureuse. Et c'est pour un remords absurde de votre conscience que vous tenteriez de troubler cette petite âme et de bouleverser ce jeune cœur (*se retournant vers le fond*). Allons donc! (*Berthe passe derrière les vitraux, allant vers la droite*).

Tenez, regardez-la passer, calme, confiante, adorable de tout l'éclat de sa jeunesse amoureuse et effeuillant distraitement ces fleurs qui disent aux amants comment ils sont aimés!

LUCIENNE, *à part.*

Ce serait le châtiment qu'il réserve aux fautes qu'il me fit commettre?

SAINT-PLAIX.

Tenterez-vous d'empêcher ce bonheur auquel d'avance elle sourit?

LUCIENNE.

Ce bonheur!...

SAINT-PLAIX.

Alors que c'est au contraire pour que vous le réalisiez qu'elle me pria de vous faire la confidence de notre amour; elle-même la fera tantôt à son frère; sachez donc, chère Madame, lui dire un peu plus de bien de moi, que vous n'avez l'air d'en penser! Les voici!

SCÈNE IV

LES MÊMES, CHARDIN-RICOURT ET BERTHE.

CHARDIN-RICOURT.

Oui, tantôt, ma petite sœur, nous causerons (*entrant*). Ah! je me suis débarassé de toute cette paperasserie plus

tôt que je ne l'osais l'espérer. Fini pour aujourd'hui les affaires graves.

SAINT-PLAIX, *à part.*

Pas tout-à-fait... (*à Chardin*) Le train de Paris doit être arrivé.

CHARDIN-RICOURT.

Oui, depuis quelques minutes... Votre petit Forgère sera ici dans un instant. (*Il passe à gauche*) Lucienne?

LUCIENNE.

Mon ami?

CHARDIN-RICOURT.

Nous n'irons pas chez Fremeaux.

LUCIENNE.

Ah!

CHARDIN-RICOURT.

Non (*il lui parle à mi-voix*).

BERTHE, *à Saint-Plaix.*

Vous lui avez dit?

SAINT-PLAIX, *bas.*

Vous pouvez confier tout, maintenant, à votre frère!

CHARDIN-RICOURT, *se retournant.*

Voilà, mon cher ami. Pendant que vous travaillerez, nous irons, tous les trois, terminer bourgeoisement notre sieste au fond du parc et, vers quatre heures...

SAINT-PLAIX.

Nous irons visiter nos villas préférées.

CHARDIN-RICOURT.

C'est cela. (*Aux dames.*) Le soleil est assez brûlant, prenez vos ombrelles...

BERTHE.

Et nos chapeaux! Bien, Monsieur le Ministre! (*A Lucienne.*) Tu viens? (*Elle sort.*)

LUCIENNE, *la suivant à part.*

Pauvre petite !

SAINT-PLAIX, *suivant Berthe du regard.*

Elle est délicieuse.

CHARDIN-RICOURT.

Berthe... n'est-ce pas ?

SAINT-PLAIX.

C'est une charmante jeune fille et ce sera une adorable femme.

CHARDIN-RICOURT, *à part.*

Tiens! tiens! (*haut*). Oui... et elle a des idées fort arrêtées. Plusieurs partis brillants déjà lui furent offerts elle les a tous refusés.

SAINT-PLAIX.

Ah !

CHARDIN-RICOURT.

Ah! j'oubliais, une nouvelle de Paris, toute fraîche. Vous savez... Daricourt.

SAINT-PLAIX.

Oui... l'académicien.

CHARDIN-RICOURT.

Il est paraît-il, à toute extrémité. Il a été frappé d'apoplexie cette nuit.

SAINT-PLAIX.

Cela fera un fauteuil vacant.

CHARDIN-RICOURT.

Oui... je me demande en l'occurence, qui se présenterait au suffrage des immortels?

SAINT-PLAIX.

Lostère, peut être.

CHARDIN-RICOURT.

Ça, c'est possible, car, depuis que ma loi sur l'extension de la propriété littéraire m'a valu l'affection des trois quarts

de l'Académie, j'ai eu de nombreux assauts de politesse à subir de sa part. Mais s'il compte sur moi pour le faire mousser...

Et vous, mon cher Saint-Plaix, quand vous présenterez-vous?...

SAINT-PLAIX, *vaguement.*

Oh! moi, j'attends!...

BERTHE, *rentrant suivie de Lucienne.*

Nous voici prêtes. (*Regardant vers le fond*). Ah! voilà Monsieur Forgère.

SAINT-PLAIX.

Alors je me mets à l'ouvrage et, dans une demi-heure...

CHARDIN-RICOURT, *se coiffant.*

Nous repasserons vous chercher. — A tout à l'heure. (*Il sort avec Lucienne qui, rêveuse, le précède. On voit Paul Forgère descendre dans le jardin.*)

BERTHE, *à Saint-Plaix.*

Dans une demi-heure, tout sera décidé... (*Elle lui tend la main qu'il baise vivement, puis elle sort, saluant de la tête Paul qui s'incline, à la porte.*)

SCÈNE V

SAINT-PLAIX ET PAUL FORGÈRE.

SAINT-PLAIX, *lui tendant la main.*

Bonjour, Paul.

PAUL.

Maître.

SAINT-PLAIX.

Tu as les épreuves?

PAUL.

Depuis hier. Je les ai déjà revues ce matin; mais, si vous voulez...

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Pardon, Messieurs... (*Il emporte le plateau et les tasses.*)

SAINT-PLAIX, *prenant les épreuves.*

Ah! si tu les as déjà corrigées ce n'est guère la peine (*il les feuillette rapidement*).

PAUL, *à part.*

Il lui a baisé la main! et elle paraissait bien troublée (*dans un soupir*) enfin!

SAINT-PLAIX, *tout en voyant ses épreuves.*

Tu sais que je passerai probablement l'été au Vésinet?

PAUL.

Ah!...

SAINT-PLAIX.

Je compte m'installer près d'ici.

PAUL, *en-à-parte.*

Près d'ici!

SAINT-PLAIX, *tout en relisant.*

Oui... à propos parle-t-on de Daricourt de l'Académie?

PAUL.

A Paris?... Déjà comme s'il était mort. Même quelqu'un me demandait ce matin si vous ne... visiez pas son fauteuil.

SAINT-PLAIX.

Qu'as-tu répondu?

PAUL.

Que je l'ignorais.

SAINT-PLAIX, *se levant.*

Eh bien! ce soir tu le sauras!

PAUL.

Vous vous présenteriez au premier fauteuil vacant?

SAINT-PLAIX, *repoussant les épreuves.*

Tu le sauras tantôt, te dis-je!... Et autre chose également. Oui, mon ami; je touche à une heure importante encore de ma vie, à l'accomplissement du plus haut et du dernier de mes projets. C'est à cette minute même que mon triomphe se décide... tantôt tu comprendras mieux! En attendant, écoute : le moment est venu que je me suis fixé, de te récompenser de ton travail intelligent et consciencieux et de te prouver mon affection pour toi, le seul homme peut-être auquel je m'intéresse encore avec bienveillance parmi ce monde.

PAUL.

Maître.

SAINT-PLAIX.

Tu es à l'âge que je juge bon pour entrer dans notre carrière! dans cette bataille que je termine moi, par la victoire dernière que j'ambitionnais? Dès cet instant, tu cesses d'être le collaborateur désintéressé que j'ai trouvé toujours en toi, et dès demain, c'est ton talent que tu livreras au jugement du public.

PAUL.

Comment!

SAINT-PLAIX.

J'ai dit à Drouplaid, maintenant directeur des Athéniens, de monter ta première comédie l'hiver prochain; il la montera.

PAUL, *transporté de joie.*

Vraiment!... vous...

SAINT-PLAIX, *prenant un manuscrit sur le guéridon.*

En outre, j'ai lu tout le manuscrit de tes derniers poèmes.

PAUL.

Eh bien?

SAINT-PLAIX.

Eh bien, je te dis, tu as du génie, tu arriveras!... Si tu le veux et je te prouve que je le pense (*lui remettant le manuscrit*). Tu porteras cela chez mon éditeur: il y a là dedans quelques mots de moi qui l'empêcheront d'hésiter. Il t'éditera!

Oui, mon petit, tu as du talent, beaucoup de talent!... Malheureusement pour toi, tout ce que tu dis, tu le penses, tu le sens! tous tes élans te viennent du cœur, tous tes entousiasmes sont sincères, mais tu changeras, je l'espère pour toi!...

PAUL.

Oh! ça...

SAINT-PLAIX.

Ecoute : je n'aurai jamais d'enfant. Etre père, c'est être susceptible de faiblesses inutiles. Mais il me plaîrait de laisser dans le monde quelqu'un, toi par exemple, dont l'âme serait un peu fille de la mienne! quelqu'un en qui je ferais passer ma force et ma volonté! et qui saurait endosser cette cuirasse d'indifférence générale à laquelle je dois les victoires de ma vie.

PAUL, *refusant.*

Cela, Maître...

SAINT-PLAIX, *l'arrêtant.*

Oui, je sais... ton idéalisme, ton âme large et compatissante de poète se cabre devant ces mots. Je l'avais pressenti en lisant ce que tu as écrit, en lisant tes poèmes où tu te penches sur toutes les misères humaines avec attendrissement, sur toutes les plaies sociales avec un intérêt passionné! où tu vas vers ceux qui souffrent et qui pleurent avec des mots consolants et des pensées réconfortantes dont la sincérité me désespère! Mais qu'attends-tu donc de la vie et des hommes avec une littérature semblable. A quel avenir te crois-tu donc appelé avec toute ta poésie humanitaire, ton amour

universel, et surtout, je le répète, ta folle sincérité qui te fait devant tous mettre à nu ton âme attendrie. Est-cela que tu vas continuer de faire?

PAUL, *fièrement.*

Oui, Maître, toujours! semer la consolation...

SAINT-PLAIX, *ricanant.*

Ha! Ha! pour récolter la souffrance et l'ingratitude, comme tous ceux qui l'ont fait! Laisse donc les Golgotha aux Jésus-Christ! Ne t'inquiète pas de l'humanité; est-ce qu'elle s'inquiète de toi? Le beau rôle que celui d'apôtre et surtout en littérature! Mais, mon pauvre petit, crois-tu donc que c'est avec leur âme, que c'est avec leur cœur qu'ils viennent te parler ces poètes enthousiastes pâmés dans la cadence de leur vers et l'éclat de leurs antithèses.

PAUL.

Oui... je crois...

SAINT-PLAIX.

Tu les crois sincères, tous ces échevelés qui s'écoutent chanter dans leur tour d'ivoire?

PAUL, *se débattant.*

Je les crois...

SAINT-PLAIX, *penché sur lui, au-dessus de la table.*

T'imagines-tu que j'aie livré un seul instant une parcelle de-moi même dans toute l'œuvre que j'accumule. Allons donc!

Apprends, comme je l'ai fait, à laisser souffrir, se passionner, s'enthousiasmer pour les douleurs, les alternatives, les beautés de tes héros, ceux-là seuls qui t'écoutent, qui te lisent! Mais toi-même, jamais. Echafaude et réalise tes œuvres froidement, méthodiquement, sans exaltations inutiles... et mène ta vie comme tes œuvres. (*Paul écoute angoissé.*)

Choisis ton milieu et choisis ton but. Prends-le très

haut mais non parmi les utopies, et puis marche avec cette seule pensée : arriver. Que ce mot soit ta force et qu'il soit ta lumière. qu'il soit ton dogme et ta raison.

PAUL, *révolté.*

Non ! Non !

SAINT-PLAIX, *s'exaltant.*

Arriver ! que ce mot flambe en toutes lettres devant toi à toutes les heures ; en marchant vers ton but, ne regarde que lui ! qu'il t'emplisse les yeux ! qu'il t'emplisse les oreilles. Arriver ! Ne vois que cela, n'entend que cela ! . Va à travers tout, sans regarder par où tu passes, comme sans voir sur quoi tu marches. Va ! courbe-toi à toutes les portes basses... mais passe les... escalade, quand il le faut ! Accepte l'aide du moindre passant, mais sache avoir l'air de l'obliger en l'acceptant. Ne donne à personne le droit de te demander de la reconnaissance et qu'aucun ne te soit jamais indispensable. Jamais non plus de confident trop intime, ils deviennent toujours gênants. Enfin ! marche ! sers-toi de tout et de tous ; des hommes en les détestant, des femmes en t'en défiant. Sache jouer toutes les comédies du monde et celle de l'amour par dessus tout ! ... Plus de sensibilité ! marche sur tout et jusque sur ton cœur, s'il le fallait ! Mais, ... arrive !

PAUL, *ardemment.*

Eh bien ! non, Maître ! plutôt la défaite obscure et complète, plutôt la misère éternelle qu'une victoire pareille.

SAINT-PLAIX.

Es-tu bien sincère ?

PAUL.

Je vous le jure.

SAINT-PLAIX.

Voyons, m'envies-tu, oui ou non ?

PAUL.

Certes, votre gloire me tente, mais...

SAINT-PLAIX.

Eh bien, suis la route que je te trace, c'est celle que j'ai suivie.

PAUL.

Je ne pourrai jamais !

SAINT-PLAIX.

Je l'ai bien pu moi ! Pourtant, j'avais tes idées à vingt ans; je fus ce que tu es; tu peux devenir ce que je suis !

PAUL.

Jamais par cette route là; elle n'est pas humaine !

SAINT-PLAIX.

Je ne suis plus un homme ! je suis une volonté, voilà ce qu'il faut être.

PAUL.

Ce n'est pas assez !

SAINT-PLAIX.

C'est tout ce qu'il faut être pour faire le chemin que je te montre, qui mène au triomphe que j'atteins !

PAUL, *s'oubliant.*

Alors, Maître, il est immoral !

SAINT-PLAIX, *souriant.*

Oh !... tu exagères !

PAUL.

Ou, tout au moins, honteusement injuste vis-à-vis de la défaite continuelle des cœurs compatissants, des talents sincères et consciencieux et des apôtres de la charité et de l'amour universels. Il est immoral devant l'idéal.

SAINT-PLAIX.

Il est logique devant la vie! puisqu'il répond à toutes les exigences de l'instinct.

PAUL.

Le triomphe de l'instinct! mais c'est celui des passions violentes, des appétits cupides. C'est le triomphe de la bête!

SAINT-PLAIX.

Et celui de ton idéal, c'est le triomphe des utopistes; son apothéose est... Charenton!!

PAUL.

Et l'apothéose de l'instinct alors, c'est la Nouvelle Calédonie! J'aime mieux l'autre!

SAINT-PLAIX, *découragé.*

Eh bien, tant pis! tu l'auras voulu! (*il marche de long en large*) tu ne veux pas devenir par le raisonnement, l'homme de ton siècle, je souhaite que la vie ne te fasse pas trop douloureusement sentir combien tu as eu tort. En attendant, garde ta façon de voir, si tu veux continuer de souffrir.

PAUL.

Oui, Maître, souffrir, pour avoir le droit de croire, d'aimer, d'être bon.

SAINT-PLAIX.

Hors de cela point de bonheur?

PAUL.

Pour moi, non!

SAINT-PLAIX, *remontant vers le fond.*

Pour moi, si!

PAUL, *lentement.*

Vous ne pourrez jamais être vraiment heureux.

SAINT-PLAIX, *qui a regardé dans le parc.*

Ils reviennent... Berthe et Chardin-Ricourt sont rayonnants...

Enfin. *(il redescend en croisant les bras)*. Pas heureux, moi, qui suis sur la route des gloires les meilleures et la veille d'épouser Berthe Chardin-Ricourt. Eh ! bien, petit, dis-moi donc ce qui me manque ?

PAUL, *stupéfait*

Vous... vous épousez... Berthe (*se reprenant*) Mademoiselle Berthe (*il se raîdit).*

SAINT-PLAIX.

Eh ! c'est vrai ! tu la connais depuis longtemps, tu as même ébauché un flirt jadis avec elle. Hein ! lorsque Chardin était député... tu ne l'aimais pas au moins cette enfant !

PAUL, *dans un élan.*

Mais j'en... *(se maîtrisant)* non... ce... ne fut qu'un flirt *(souriant mal)* un petit flirt...

SAINT-PLAIX, *le regardant bien en face.*

Ah ! enfin, conviens donc que je puis être heureux avec mes idées.

PAUL, *avec effort.*

C'est possible...

SAINT-PLAIX.

Et qu'en somme, avec les tiennes on peut ne pas l'être du tout ?

PAUL, *simplement, très pâle.*

J'en conviens...

(Chardin-Ricourt, Lucienne et Berthe apparaisssent derrière le vitrage du fond).

SAINT-PLAIX.

Les voici ! (*remontant*). Je suis à vous ! Je laisse à M. Forgère le soin des dernières corrections ! Lorsque nous reviendrons, il aura terminé.

CHARDIN-RICOURT, *à la porte, retenant Saint-Plaix et indiquant Berthe qui est restée dehors.*

Eh bien, mon cher ami ! c'est donc pour cela que vous m'en parliez avec autant d'enthousiasme !

SAINT-PLAIX, *jouant la surprise.*

Comment ?

CHARDIN-RICOURT.

Berthe m'a tout dit ! Je sais que vous vous aimez, moi, je me suis juré de ne jamais la contrarier sur ce point ; elle est libre...(*lui serrant la main)* vous me plaisez infiniment... soyez heureux.

SAINT-PLAIX.

Ah ! mon cher ami...

CHARDIN-RICOURT, *encore dans l'embrasure de la porte.*

Et puis vous savez, pour l'Académie ?... vous vous présenterez (*Geste de Saint-Plaix*) Si... si... à la première vacance.(*Avec un gros rire*) Que diable! je vous ferai mettre l'épée d'académicien dans votre corbeille de mariage, ou je ne m'appelle pas Chardin-Ricourt !

Venez, (*ils vont rejoindre ensemble Berthe et Lucienne restées dehors).*

PAUL.

Qui a suivi toute cette scène, en se contenant difficilement les regarde partir ensemble dans l'apothéose du soleil couchant, puis se laisse glisser sur un fauteuil et, les coudes sur les genoux et le front dans les mains, murmure dans un long sanglot qui commence :

Oh ! les rêves, les rêves de vingt ans...

RIDEAU

EN PRÉPARATION

PRINCES DU SANG

Pièce en 4 actes et en prose

Des presses de l'Imprimerie Bruxelloise,
37, Boulevard Jamar, pour le
compte de E. Lelong, éditeur
à Bruxelles

BINDING JUN 24 1970

PQ
2643
A58S25
cop.2

Varlez, Armand
Saint-Plaix

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY